Revue de psychoéducation




# La psychanalyse ne résiste pas a l'analyse

## Psychoanalysis does not bear analysis

Serge Larivée et Éric Coulombe

Volume 42, numéro 1, 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1061729ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1061729ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (imprimé)
2371-6053 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Larivée, S. & Coulombe, É. (2013). La psychanalyse ne résiste pas a l'analyse. *Revue de psychoéducation*, *42* (1), 185–230. https://doi.org/10.7202/1061729ar

Résumé de l'article

Ce texte comprend quatre parties. Dans la première, nous insistons sur deux aspects : la présentation de l'analyse de 31 cas traités par Freud mettant en évidence la non efficacité de son approche et l'aveu de Freud quant à sa vocation littéraire. Au cours de la deuxième partie, nous montrons que le caractère dogmatique des débuts de la psychanalyse sévit encore aujourd'hui dans certains milieux. Nous verrons d'abord que le dogmatisme a mis fin à la carrière de Piaget à titre de psychanalyste, puis nous insisterons sur le fait que la soumission à l'autorité, une caractéristique centrale du dogmatisme, imprègne la psychanalyse et que le cas fondateur de celle-ci, Anna O., repose sur le dogme et le mensonge. Dans la troisième partie, à l'aide d'exemples tirés des écrits de Lacan, Dolto et Bettelheim ainsi que de la pratique actuelle, nous répondrons à ceux qui prétendent que la psychanalyse a évolué, que tel n'est pas nécessairement le cas. Enfin, nous mettons en évidence que la tentative des psychanalystes de récupérer le courant de la neuropsychologie à leur profit ne tient pas la route.

*Revue de psychoéducation*
Volume 42, numéro 1, 2013, 185-230

***Controverse***

# La psychanalyse ne résiste pas a l'analyse[1]

## *Psychoanalysis does not bear analysis*

**Serge Larivée**
**Éric Coulombe[2]**

[2] M. Sc. Biochimie (médecine expérimentale)
eric-coulombe@videotron.ca

**Correspondance :**

Serge Larivée, professeur titulaire

École de psychoéducation, Université de Montréal

Case postale 6128, Succursale Centre-ville

Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Tél. : (514) 343-6111 poste 2522

serge.larivee@montreal.ca

***Résumé***

*Ce texte comprend quatre parties. Dans la première, nous insistons sur deux aspects : la présentation de l'analyse de 31 cas traités par Freud mettant en évidence la non efficacité de son approche et l'aveu de Freud quant à sa vocation littéraire. Au cours de la deuxième partie, nous montrons que le caractère dogmatique des débuts de la psychanalyse sévit encore aujourd'hui dans certains milieux. Nous verrons d'abord que le dogmatisme a mis fin à la carrière de Piaget à titre de psychanalyste, puis nous insisterons sur le fait que la soumission à l'autorité, une caractéristique centrale du dogmatisme, imprègne la psychanalyse et que le cas fondateur de celle-ci, Anna O., repose sur le dogme et le mensonge. Dans la troisième partie, à l'aide d'exemples tirés des écrits de Lacan, Dolto et Bettelheim ainsi que de la pratique actuelle, nous répondrons à ceux qui prétendent que la psychanalyse a évolué, que tel n'est pas nécessairement le cas. Enfin, nous mettons en évidence que la tentative des psychanalystes de récupérer le courant de la neuropsychologie à leur profit ne tient pas la route.*

**Mots-clés : histoire de la psychanalyse, dogmatisme, critique, neuropsychanalyse**

[1] Nous remercions Pierre Audy, Marie-Claude Béliveau, Gilles Bergeron, Luc Brunet, François Filiatrault, Claire Gagnon, Stéphan Kennepohl, François Lamy, Franco Lepore, Manuel Prégent, Andrée Quiviger, Élaine Turmel et Hubert Van Gijseghem qui ont permis, grâce à leurs commentaires, d'améliorer sensiblement le texte.

NDLR : Les lecteurs qui veulent réagir aux textes publiés dans la *Revue de psychoéducation* peuvent utiliser la rubrique « En réponse à... ». C'est la seule rubrique dont les textes ne sont pas soumis au processus d'évaluation.

***Abstract***

*The text analyzes the foundations, development, and current state of psychoanalysis, and formulates a critical response to its current proponents. The first section of the text stresses the importance of two elements: the analysis of 31 cases documented by Freud, underlining the inefficacy of his approach, and Freud's own acknowledgment of his literary vocation. The second section demonstrates that the dogmatic character of early psychoanalysis continues to prevail in certain milieus today. After describing how dogmatism ended Piaget's career as a psychoanalyst, this section argues that submission to authority (a central characteristic of dogmatism) permeates the field of psychoanalysis and that its founding case – that of Anna O. – rests on dogma and fabrication. Drawing on examples from the works of Lacan, Dolto, and Bettelheim, as well as from current practice, the third section formulates a response to arguments that psychoanalysis has evolved, raising doubts about whether such is really the case. Based on the analysis, the fourth and final section concludes that attempts by psychoanalysts to bring the central current of neuropsychology back under their sway are ill-founded.*

**Key words:** **history of psychoanalysis, dogmatism, critique, neuro-psychoanalysis**

Les écrits historiques sur la psychanalyse ne manquent pas. En plus des nombreuses biographies et des hagiographies consacrées à Freud, nous avons pu recenser pas moins de 49 ouvrages en langue française et 116 en langue anglaise – dont huit écrits du vivant de Freud – qui montrent les incohérences de la théorie freudienne, les mensonges concernant ses succès thérapeutiques et, surtout, à quel point la psychanalyse se situe hors du champ de la science[3]. L'objectif du présent texte est double. Premièrement, montrer que les premiers patients de Freud, directement liés à la naissance de la psychanalyse, non seulement n'ont pas été guéris, mais ont été victimes du dogmatisme freudien. Deuxièmement, insister sur le fait que la culture du dogme sévit encore chez un grand nombre de psychanalystes.

Ce texte comprend quatre parties. Dans la première, nous dégageons des 31 cas présentés par Borch-Jacobsen (2011a) trois thèmes récurrents explicites ou en filigrane : le profil des patients et leur diagnostic, l'efficacité des traitements et la prose freudienne. L'aspect dogmatique de la psychanalyse fera l'objet de la deuxième partie. Nous verrons entre autres éléments problématiques que le cas fondateur de la psychanalyse, Anna O., repose à la fois sur un mensonge et un dogme. Au cours de la troisième partie, nous répondrons à ceux qui prétendent que de tels reproches sont dépassés. Dans la quatrième partie, nous montrerons que la tentative des psychanalystes de récupérer le courant de la neuropsychologie ne tient pas la route.

## TRENTE-ET-UN PATIENTS

Pourquoi Borch - Jacobsen (2011a) a-t-il publié un autre ouvrage critique à propos de la psychanalyse, *Les patients de Freud* ? La question est d'autant plus pertinente que les lecteurs intéressés par la psychanalyse sont probablement déjà

---

[3] La liste est disponible sur demande.

familiers avec certains des 31 cas décrits par Freud et présentés dans cet ouvrage, dont Dora (Ida Bauer), Anna O. (Bertha Papenheim), le petit Hans (Herbert Graf), l'Homme aux loups (Sergius Pankejff), l'Homme aux rats (Ernst Lanzer). En avant-propos de son ouvrage, Borch-Jacobsen situe clairement le cadre de son analyse.

> « Au total, trente et un portraits en miniature, forcément incomplets, brossés à partir des documents aujourd'hui accessibles et sans préjuger des révélations qu'apporteront dans le futur ceux qui restent encore fermés aux chercheurs du fait de la censure exercée par les Archives Freud. Trente et un portraits, et pas un de plus : je n'ai retenu que ceux des patients de Freud sur lesquels nous avons d'ores et déjà assez de renseignements pour justifier une notice biographique, serait-elle brève. Ceux dont nous ne connaissons pas grand-chose, voire seulement le nom ou les initiales, ont été par force exclus, pour l'instant. Ce recueil ne prétend donc nullement à l'exhaustivité, seulement à la représentativité. Aussi partiel soit-il, cet échantillon devrait du moins permettre au lecteur de se faire une idée de la pratique clinique effective de Freud, au-delà des fabuleux récits qu'il en a lui-même tirés » (p.5).

> « Enfin, je me suis interdit dans la mesure du possible de tenir compte des interprétations de Freud, qui rendent ses récits de cas si fascinants et intéressants. Par comparaison, les histoires qu'on lira ici sont terre-à-terre, sinon ternes. Pas de théorie, pas de commentaires : je m'en suis tenu à la surface des faits, des documents et des témoignages disponibles, sans spéculer sur les motivations ou les inconscients des uns et des autres. Ceux qui chercheraient dans ces histoires une confirmation des histoires freudiennes risquent donc d'être fort déçus, car ils n'y trouveront pas leur Freud. Ils y trouveront par contre un autre Freud, celui des patients et de leur entourage. Il n'est pas sûr qu'on puisse réconcilier ces deux Freud, ni ces deux façons de raconter des histoires » (p. 6).

On pourrait soupçonner l'auteur d'avoir sélectionné les cas d'échec pour appuyer son point de vue. Borch-Jacobsen (2011b) s'en défend dans une entrevue accordée à *Sciences Humaines* : il a sélectionné les patients dont la demande de traitement était claire plutôt que des aspirants psychanalystes ou de simples curieux intéressés par l'approche.

> « L'une des sources principales, ce sont les interviews de patients ou de leurs proches effectuées par Kurt Eissler, secrétaire des Archives Freud, depuis le début des années 1950. Ces documents, conservés à la Bibliothèque du Congrès de Washington, sont restés sous embargo total jusqu'à la mort d'Eissler en 1999. Ils sont peu à peu déclassifiés, au compte-gouttes, et je me suis appuyé sur les documents maintenant disponibles. Mais certains autres restent inaccessibles jusqu'en 2057, et d'autres n'ont même pas de dates de déclassification. […] J'imagine que si ces interviews sont encore classifiées, c'est sans doute que du point de vue de Kurt Eissler, qui voulait défendre la mémoire de Freud, elles ne sont pas très favorables » (p. 4).

**Qui étaient les patients de Freud et qu'en est-il des diagnostics ?**

Jusqu'à 1920, les patients de Freud sont pour la plupart des Juifs bien intégrés à la culture ambiante et qui partagent une caractéristique commune : la richesse de la très haute bourgeoisie viennoise, celle du monde des banquiers et de la finance. Par la suite, à la faveur de l'éclatement de l'empire austro-hongrois, de la crise économique qui s'ensuit et de la ruine de ses premiers patients, Freud les remplace par des Américains également fortunés. Ce qui ressort des cas présentés par Borch-Jacobsen, c'est que Freud n'accepte de soigner, à quelques exceptions près, que les gens en mesure de payer ses tarifs exorbitants : entre 1 300 et 1 800 $ CAN la séance[4]. Son intérêt pour l'argent se manifeste tout particulièrement dans le cas de la baronne Marie von Ferstel.

> « Ce n'est pas la seule fois que la baronne fit preuve de générosité à l'égard de son thérapeute. Celui-ci l'y encourageait d'ailleurs vivement, comme le raconte Heinrinch Treichl : "L'une des recommandations [de Freud] pour lutter contre ses éternels problèmes digestifs était la suivante : *'Vous devez apprendre à lâcher quelque chose ! Vous devez donner plus d'argent, par exemple'* " (On aura reconnu la fameuse équivalence symbolique excréments = argent postulée par Freud). Marie von Ferstel suivit cette recommandation médicale à la lettre. D'après l'historienne Renée Gicklhorn, qui tenait son information d'une nièce de Marie, celle-ci transféra au nom de Freud la propriété d'une villa qu'elle possédait dans une station de vacances près de Vienne. Freud s'empressa de la vendre » (p. 81).

Dans sa présentation du cas Albert Hirst (1887-1974), Borch-Jacobsen attribue à ce dernier l'origine de la règle du paiement des séances manquées en vigueur chez les psychanalystes.

> « Hirst voyait Freud six fois par semaine, à neuf heures du matin, du lundi au samedi. Freud demandait 40 couronnes de l'heure, un tarif que Hirst trouvait "très élevé pour l'époque" (mais c'était son père qui payait). Selon

---

[4] Sergius Pankejeff, le patient de Freud connu sous le pseudonyme de l'Homme aux loups, déclare dans une entrevue accordée à la journaliste autrichienne Karin Obholzer, que Freud demandait 40 couronnes austro-hongroise par heure de traitement. Pour donner aux lecteurs une idée de ce que représentait une telle somme vers 1910 – 1914, les années durant lesquelles il fut en traitement avec Freud, Pankejeff affirme que ce tarif représentait trois fois et demi celui exigé pour une journée dans un sanatorium de première classe, dont le coût incluait le traitement, les honoraires du médecin et l'hébergement, était de 10 marks allemand. Les 40 couronnes de l'heure exigé par Freud valait 35 marks allemands, on calcule aisément que Freud demandait un tarif 3,5 fois plus élevé de l'heure qu'une journée en sanatarium de première classe. Pour savoir ce qu'un service équivalent vaudrait de nos jours, l'historien de la psychanalyse Mikkel Borch-Jacobsen s'est renseigné auprès de trois psychiatres différents pour obtenir le coût d'une journée de traitement dans une clinique psychiatrique privée haut de gamme de Paris. En multipliant les chiffres obtenus par 3,5, il obtient un tarif estimé entre 1 000 et 1 350 euros actuels de l'heure. Freud coûtait donc très cher et ce n'est ainsi pas une surprise qu'il se soit considérablement enrichi et que seule la clientèle de la richissime bourgeoisie de Vienne d'abord, puis de l'Europe et de l'Amérique par la suite, le consultait.
Source : http://www.scienceshumaines.com/mikkel-borch-jacobsen-que-sont-devenus-les-patients-de-Freud_fr_28036.html

lui, Freud était très “intéressé par l’argent” (*money-minded*) et en parlait aussi franchement que de la sexualité. Un jour que Hirst lui annonçait qu’il allait devoir manquer deux séances parce qu’il avait été rappelé par l’armée pour une démarche administrative en Moravie, Freud s’était demandé comment gérer la question des honoraires. Hirst avait répondu qu’il lui semblait normal que Freud facture les deux séances comme d’habitude puisque l’annulation n’était pas de son fait, Freud l’avait complimenté pour son sens des affaires et lui avait vivement conseillé de s’engager dans une carrière commerciale, plutôt que dans le droit ou la politique. Le paiement des séances manquées est devenu depuis la règle chez Freud et ses successeurs » (Borch-Jacobsen, 2011a, p. 120-121).

À l’époque de Freud, même s’il n’était pas rare que les pionniers des sciences humaines appuient leur théorie sur des cas uniques, des preuves anecdotiques, des constructions littéraires et d’autres éléments parascientifiques, la psychanalyse a donné à de telles pratiques l’ampleur d’une véritable culture. Bien sûr, les études de cas ne sont pas sans intérêt. De plus, même si Freud affirme que ses diagnostics sont fondés sur du matériel clinique, Borch-Jacobsen met clairement en évidence qu’ils varient plutôt au gré de la théorie du moment. Autrement dit, un même matériel clinique donne lieu à des interprétations diverses selon la théorie privilégiée à ce moment-là. Ce ne sont donc pas les faits qui entraînent une modification du cadre théorique, mais la théorie qui sélectionne les faits compatibles avec la théorie du moment.

On sait depuis qu’il s’agit là d’un phénomène généralisé. En effet, les cliniciens, qu’ils soient psychanalystes ou non, tendent à retrouver chez leurs patients les éléments du cadre théorique qu’ils privilégient pour expliquer les problèmes de leurs clients. Ainsi, pour Freud, l’inconscient est « le réservoir des désirs sexuels refoulés dans l’enfance et dans la préhistoire de l’humanité, et pour Jung, l’inconscient est un musée complet des antiquités païennes, transmis de génération en génération par l’hérédité des caractères acquis » (Bénesteau, 2002, p. 93). Pour sa part, Alfred Adler voit des complexes d’infériorité partout. Pour Otto Rank, les problèmes sont attribuables au traumatisme de la naissance. Pour Mélanie Klein, les difficultés des enfants qu’elle rencontre sont attribuables à la représentation du sein morcelé de leur mère. Pour Lacan, l’inconscient est évidemment structuré comme un langage. De nos jours, beaucoup de cliniciens croient déceler dans les problèmes des enfants qu’ils traitent des perturbations dans le processus d’attachement ce qui ne préjuge en rien de la qualité de leurs mesures, plus objectives que les interprétations freudiennes. Les choses n’ont guère changé : les croyances subjectives du thérapeute, au lieu des connaissances découlant de la recherche scientifique, guident encore trop souvent la démarche thérapeutique (Garb & Boyle, 2003 ; Van Gijseghem, 1993). Lors de l’entrevue accordée à *Sciences Humaines* en 2011, Borch-Jacobsen présente deux autres décalages entre ce que Freud prétend faire et ce qu’il fait réellement.

Premièrement, alors que Freud veut nous convaincre que ses diagnostics et ses interprétations découlent « d’une écoute patiente des associations du patient », la description de sa pratique telle qu’elle figure dans ses écrits est tout autre.

« Par exemple, il rencontre Elma Palos lors d'une visite de sa mère à Vienne. Immédiatement, il écrit à Ferenczi qu'elle souffre de démence précoce. Démence précoce, ça veut dire schizophrénie. Or cette femme n'a jamais été schizophrène, ni même névrosée! Autre diagnostic éclair : avant même le traitement d'Ida Bauer ("Dora"), son père l'emmène un jour voir Freud parce qu'elle a de l'asthme. Tout de suite Freud, qui ne l'a jamais vue auparavant, déclare qu'il s'agit d'une névrose. Or comment peut-il savoir avant de l'avoir eue en traitement? Je pourrais accumuler les exemples. Et une fois qu'il a posé un diagnostic ou émis une interprétation, il s'y tient. Mordicus. Même si c'est démenti par les faits, même si les patients refusent son interprétation » (Borch-Jacobsen, 2011b, p. 5).

À cet égard, on trouve un exemple d'un semblable diagnostic rapide et buté chez son collègue Breuer qui, dans son rapport de 1882 sur Bertha Pappenheim (Anna O.) – celui retrouvé au début des années 1970 par Henri Ellenberger au sanatorium Bellevue de Kreuzlingen –, écrivait : « Fin novembre, je vis la malade pour la première fois à cause de sa toux. C'était manifestement une toux hystérique, néanmoins je qualifiai aussitôt la patiente de malade mentale à cause de son comportement étrange ». On s'étonne de la rapidité avec laquelle Breuer établit un diagnostic aussi sérieux que celui de "maladie mentale" chez une patiente qu'il voyait pour la première fois! Mais une fois ce jugement hâtif posé, Breuer n'en démordra plus et ne cessera de considérer que sous le seul angle psychologique l'état de sa patiente.

Deuxièmement, contrairement à l'image traditionnelle du psychanalyste neutre qui écoute avec bienveillance les contenus s'associer les uns aux autres, quitte à émettre une interprétation à l'occasion, les faits mis au jour révèlent un Freud très interventionniste qui s'immisce dans la vie des gens, donne des conseils, impose sa volonté. Par exemple, il force Horace Frink à divorcer et à se remarier avec la millionnaire Angelika Bijur pour combattre son homosexualité, que Frink lui-même nie. Ces directives matrimoniales feront le malheur de deux familles entières. Même sa fille Anna subit les interdits paternels lors de son analyse avec son père : défense de se masturber, une activité dont elle ne pouvait se passer selon ses propres mots. Le même interdit est adressé à d'autres, dont Carl Liebman. Par ailleurs, il interdit à Sergius Pankejeff (L'Homme aux loups) et à Lae Kann d'avoir des rapports sexuels, de se marier ou d'avoir des enfants pendant l'analyse. Et tout ce beau monde d'obtempérer absolument à ces contraintes autoritaires : la voix du Maître a parlé. Par ailleurs, Olga Hönig, une patiente de Freud, débute une relation amoureuse avec Max Graf. Celui-ci est de plus en plus intéressé par ce qu'Olga lui raconte de son analyse et rencontre Freud pour savoir si l'état mental d'Olga joue en faveur d'un mariage. Freud ayant donné son accord, ils se marient. Après un an de calvaire, Graf vient se plaindre chez Freud. Celui-ci lui suggère alors d'avoir des enfants. « Le professeur ne pouvait avoir tort. Ainsi naquit le 10 avril 1903, Herbert Graf, plus connu dans la littérature psychanalytique sous le nom du *petit Hans* » (Borch-Jacobsen, 2011a, p. 77). Et le tout se termine par un divorce.

Terminons cette section sur une note familiale. Certains lecteurs seront peut-être étonnés d'apprendre que Freud psychanalysa ses deux derniers enfants, Sophie (née en 1893) et Anna (née en 1895). Dans *Les patients de Freud*, seul le

cas d'Anna est présenté. En octobre 1918, Anna entame donc une analyse avec son père qui dura quatre ans, ce qui permit à Freud de rédiger deux articles sur son cas. Entre-temps, Anna entreprend l'analyse des garçons de sa sœur Sophie après la mort de leur mère, poursuivant ainsi la tradition familiale amorcée par le père de la psychanalyse.

**Qu'en est-il de l'efficacité ?**

Comme la psychanalyse entretient de grandes prétentions, on est tout à fait en droit de savoir ce qu'il en est réellement de son efficacité. Pendant longtemps, le public n'a pu avoir accès qu'à ce que Freud a bien voulu lui donner à lire et c'est précisément là l'intérêt de l'ouvrage de Borch-Jacobsen. D'une part, on découvre l'écart considérable entre les écrits de Freud mettant en scène ses cas célèbres (par exemple, Anna O, Dora, le petit Hans, l'Homme aux rats, l'Homme aux loups) et les personnes réelles derrière ces célèbres pseudonymes. D'autre part, il donne accès à plusieurs autres patients dont Freud n'a pratiquement pas fait état. La principale qualité de l'ouvrage de Borch-Jacobsen réside dans l'écart qu'il trace entre les narrations de Freud à propos de ses “guérisons” et les faits réels, écart qui invalide du coup les conclusions de celui-ci.

Initialement, la psychanalyse freudienne visait à débarrasser les patients hystériques de leurs symptômes, en ramenant au niveau conscient le souvenir refoulé de l'événement traumatique à l'origine du symptôme. Freud s'est finalement rendu à l'évidence que sa méthode ne fonctionnait pas. En fait, le verdict tombe à peine un an et demi après la première présentation officielle de sa théorie de la séduction, le 21 avril 1896, devant la Société des neurologues et des psychiatres de Vienne, où il prétendait pourtant disposer de dix-huit cas d'hystérie guéris grâce à la psychanalyse, bien qu'il fût incapable d'en présenter un seul à son auditoire ! Dans sa fameuse lettre à Fliess du 21 septembre 1897, Freud confie en effet à son ami “le grand secret” : « Je ne crois désormais plus à ma théorie sur les névroses ». Le premier motif de ses doutes, écrit-il, découle de sa « continuelle déception à pouvoir rendre une seule analyse à terme », passage qui, soit dit en passant, sera modifié dans la première édition de la correspondance Freud-Fliess en 1950 par les révisionnistes du mouvement, à savoir Anna Freud, Ernst Kriss et Marie Bonaparte, qui modifièrent le texte original « *eine analyse* » (une analyse, n'importe quelle analyse) pour « *meine Analyse* » (mon analyse), afin de faire croire que Freud parlait alors de son auto-analyse plutôt que des analyses de ses patients.

Ainsi, dès l'origine de la psychanalyse, le grand maître lui-même aboutit à la conclusion que sa méthode ne donne aucun résultat. Mais, ajoute-t-il dans cette même lettre, il ne va certainement pas le révéler à qui que ce soit, hormis son fidèle ami, puisqu'il écrivait, guidé par une éclatante malhonnêteté avouée sous le couvert d'une référence biblique, en citant un verset du livre de Samuel : « Évidemment, je ne l'annoncerai point dans Dan (sic), ni ne publierai la nouvelle dans les rues d'Askalon, sur la terre des Philistins, mais entre toi et moi, j'éprouve bien plus le sentiment d'une victoire que d'une défaite (ce qui n'est sûrement pas correct) » (Masson, 1984, p. 265). Ainsi, Freud annonçait à son ami, en flagrante violation de la règle éthique la plus élémentaire, qu'il resterait bouche cousue sur l'échec de ses “investigations thérapeutiques”, en citant de surcroit incorrectement le livre de

Samuel (le texte parle de la ville de Gath, le long de la grande route caravanière égyptienne, et non de Dan). Mais cette escroquerie surprend-elle aujourd'hui chez Freud ?

En fait, depuis son origine, la psychanalyse souffre du problème fondamental de la validité des interprétations de l'analyste, davantage issues de sa fiction narrative que de la réalité du patient.

> « Au-delà des inévitables distorsions introduites dans l'observation des données cliniques par leur présentation narrative, il faut bien voir que les récits de Freud ne se contentent pas de décrire, avec plus ou moins d'exactitude, ce qui s'est passé dans son cabinet. Ils racontent aussi et surtout des "événements" (réels ou fantasmatiques, peu importe ici) *reconstruits* par lui : l'amour d'Élisabeth von R. pour son beau-frère, celui de Dora pour Monsieur K., la "scène primitive" de l'Homme aux loups. Or, ces événements psychiques ont ceci de particulier qu'ils n'ont jamais été observés dans le cabinet de l'analyste. Ils sont, nous dit Freud, inconscients, refoulés hors de la conscience des patients. Ceux-ci n'en ont aucun souvenir et ce n'est donc pas eux qui en ont fait état, même s'il leur arrive par la suite d'accepter la construction de l'analyste (ce qui, on le remarquera au passage, n'était le cas ni d'Élisabeth von R, ni de Dora, ni de l'Homme aux loups). En réalité, c'est *l'analyste* qui leur met ces événements psychiques dans la bouche (ou dans l'inconscient), c'est *lui* qui raconte à leur place ce qu'ils ne peuvent pas raconter eux-mêmes. En ce sens, les récits de cas de Freud sont tout sauf un compte rendu objectif de données cliniques que l'analyste se serait contenté d'enregistrer sur le mode de l'écoute passive et de l'attention dite "librement flottante" »
> (Borch-Jacobsen & Shamdasani, 2006, p. 281).

Les propos de Sergius Pankejeff, L'Homme aux loups, sont aussi forts instructifs. Celui-ci, vers la fin de sa vie, se met à écrire des textes autobiographiques que la psychanalyste Muriel Gardiner (1972) rassemble dans *L'Homme aux loups, par ses psychanalystes et par lui-même*. Intriguée par le succès de l'ouvrage, la journaliste viennoise, Karin Obholzer (1981), veut savoir qui se cache derrière "l'Homme aux loups". Le *verbatim* de ses échanges avec celui-ci se retrouve dans *Entretien avec l'Homme aux loups* (pp. 59-277) dont l'encadré 1 présente un extrait significatif du déroulement de la cure.

Selon Borch-Jacobsen (2011a), Pankejeff « ne se reconnaissait ni dans l'histoire de cas de Freud ni dans son livre de mémoires édité par Gardiner : "C'est ainsi qu'au lieu de me faire du bien, les psychanalystes m'ont fait du mal […]. Telle est comme vous le savez la théorie : Freud m'aurait guéri à cent pour cent. Mes souvenirs, tout mon livre, sont bâtis sur ce présupposé. C'est la raison pour laquelle M$^{me}$ Gardiner m'a enjoint de rédiger mes Mémoires. Pour montrer au monde comment Freud a guéri un homme gravement malade. […] Tout cela n'est pas vrai". De fait, malgré un suivi psychanalytique quasi constant sur une soixantaine d'années, Pankejeff était toujours sujet aux mêmes symptômes : "En réalité, toute l'affaire me fait l'effet d'une catastrophe. Je me trouve dans le même état qu'avant d'entrer en traitement chez Freud, et Freud n'est plus là". Pour Pankejeff, Freud s'était trompé du tout au tout » (146-147).

**Encadré 1 – Entretien entre l'Homme aux loups et Karin Obholzer (1981, p. 70-71)**

Pankejeff — Freud ramène tout à la scène originaire, qu'il déduit du rêve. Mais dans le rêve elle n'a pas lieu […] C'est tout de même plus ou moins tiré par les cheveux […] cette scène primitive, c'est une pure construction.

Obohlzer — Vous pensez aux interprétations que Freud déduit du rêve ? Que vous avez observé le coït de vos parents, leur triple coït ?

Pankejeff — Tout cela est impossible, parce qu'en Russie les enfants dormaient dans la même pièce que leur bonne, et non pas dans la chambre à coucher des parents. Évidemment, il peut y avoir eu un jour une exception, comment le savoir ? Mais je n'ai jamais réussi à me souvenir de rien de semblable. [...] Il [Freud] affirme que j'ai vu, seulement qui vous garantit que c'est vrai ? Ne s'agit-il pas d'une fantaisie de son cru ? [...] Moi je veux aussi considérer la psychanalyse d'un œil critique, je ne peux quand même pas croire tout ce que Freud a dit. J'ai toujours pensé que le souvenir viendrait. Mais il n'est pas venu.

Obholzer — On pourrait dire que votre résistance est restée si forte, jusqu'à aujourd'hui, que vous ne voulez pas vous souvenir.

Pankejeff — Ce serait une autre supposition, mais pas une preuve.

De telles réactions de la part des patients de Freud se comprennent d'autant plus que Freud (1937) lui-même reconnaît clairement dans *Constructions dans l'analyse*,

> « qu'il ne peut fournir aucun critère objectif permettant de décider de la validité d'une construction. "Il suffit que le patient dise non, écrit-il, pour que l'analyste comprenne oui. Pile, je gagne, face tu perds". En effet, "le non du patient ne prouve rien quant à la vérité de la construction, mais il est tout à fait compatible avec cette possibilité [...] La seule interprétation sûre de son non est qu'il indique une lacune dans la construction". Freud ajoute : "Il est vrai que nous ne pouvons pas accepter sans réserve le non de l'analysé, mais nous ne reconnaissons pas davantage son oui. Le oui direct de l'analysé est ambigu. Ce oui n'a de valeur que s'il est suivi de confirmations indirectes". Freud insiste sur le fait que seul le développement de l'analyse peut décider de l'utilité ou de l'inutilité de la construction. Et son texte se termine par une pirouette : "Bref, nous nous comportons suivant l'exemple d'un personnage fameux de Nestroy, celui du valet qui, à toutes les questions et objections, a une réponse toute prête : "Tout s'éclaircira au fur et à mesure des événements". Ces textes de Freud peuvent particulièrement bien faire comprendre l'insatisfaction inévitable de l'homme de science face au discours analytique » (Bouveresse, 1992, p. 314).

Certains pourraient considérer l'extrait précédent comme une simple anecdote, mais il semble bien que les premiers clients de Freud soulignaient eux-mêmes le caractère inventé et fantaisiste des « souvenirs » surgis en analyse et la signification que leur accordait Freud.

Ainsi, Israëls et Schatzman (1993) cite Löwenfeld (1899). « Celui-ci écrivait : "Freud affirme qu'il peut prouver le lien entre les symptômes et une scène sexuelle infantile dans dix-huit cas d'hystérie analysés à l'aide d'une méthode encore impossible à décrire. Cependant, si nous examinons à quoi ressemble cette preuve, selon le propre compte rendu de Freud, on ne peut lui attribuer aucune valeur. Freud écrit : *Avant qu'ils ne viennent en analyse, les patients ne savent rien de ces scènes, Ils sont généralement indignés si nous les prévenons que de telles scènes vont surgir.* […] Selon Löwenfeld, "ces remarques montrent deux choses : 1. Les patients étaient soumis à une influence suggestive de la part du psychanalyste, ce qui rapprochait grandement l'émergence des scènes mentionnées de leur imagination. 2. Ces images fantasmatiques qui émergeaient n'étaient absolument pas reconnues comme des souvenirs d'événements réels. J'ai d'ailleurs un renseignement de première main me permettant d'étayer cette seconde conclusion : Le hasard veut que l'un des patients avec lesquels Freud avait utilisé la méthode analytique soit venu me consulter. Ce patient me rapporta avec certitude que la scène sexuelle infantile que l'analyse avait fait émerger était un pur fantasme et ne s'était jamais produite" (Löwenfeld 1899). "Il est difficile de comprendre comment […] Freud […] peut encore soutenir face à ses patients et en dépit de tels commentaires que les images qui leur vinrent à l'esprit étaient des souvenirs d'événements réels. Il est encore plus difficile de comprendre que Freud puisse tenir cette hypothèse pourtant incontestablement démontrée dans tous les cas d'hystérie qu'il a traités" » (Löwenfeld, 1899, p. 195-196 in Israëls et Schatzman, 1993, p. 43-44).[5]

Si l'un des objectifs de la thérapie vise l'autonomie des patients, la cure freudienne se révèle là aussi un échec. Quand les patients courent après leur thérapeute parce qu'ils vont mal, c'est que le traitement ne les a pas aidés à régler leurs problèmes. Par exemple, à partir d'octobre 1910, Elfriede Hirschfeld rencontrait Freud de neuf à douze fois par semaine. À la fin de mai 1911, Freud demande à son collègue Pfister de prendre sa patiente en traitement pendant ses vacances, et surtout de la garder par la suite. Au total, celle-ci est restée dans le décor freudien pendant sept ans. Échec total de l'aveu même de Freud. Quant à la cure d'Anna von Vest, elle débute en mai 1903 et s'échelonne, avec de nombreuses interruptions, jusqu'à en 1926. La patiente réussissait à convaincre Freud de la reprendre en analyse en lui envoyant de l'argent. Le baron Viktor von Dirszlay se prévaut quant à lui de trois tranches d'analyse : du 3 décembre 1909 à juillet 1911; de mai 1913 jusqu'à la fin décembre 1915 ; du 3 décembre 1917 jusqu'au 3 mars 1920. Au cours de la première tranche, il rencontre Freud jusqu'à douze fois par semaine. Il faut compter au total plus de 1 400 heures de traitement freudien qui aboutissent à son suicide. Deux autres suicides ont eu lieu parmi les patients de Freud, soient Pauline Silberstein et Margit Krenzir. On compte également quatre tentatives de suicide : Emma Eckstein, Bruno Veneziani, Horace Frink et Carl Liebman.

---

[5] Traduit par Éric Coulombe.

À cet égard, Bénesteau (2002) est d'avis que la liste des catastrophes thérapeutiques chez les psychanalystes est longue. Ainsi, avant la Seconde Guerre mondiale, plus d'une vingtaine de psychanalystes, dûment analysés par Freud lui-même, se seraient suicidés. En fait, « entre 1902 et 1938, une dizaine des 149 membres de la Société psychanalytique de Vienne se sont suicidés, et sur les 307 adhérents de l'Association internationale de psychanalyse de l'époque, 25 au moins se sont donné la mort » (p. 61). L'écart entre le nombre de suicides parmi la population adulte de l'Europe centrale à cette époque (20/100 000) et le nombre de suicides chez les psychanalystes (20/350) constitue une anomalie épidémique plutôt inquiétante. Il semble que la tendance se poursuive si on se fie au propos de Chiland (1980) : « Les suicides sont fréquents dans l'École Freudienne de Paris » (p.2) fondée par Lacan en 1964.

Freud n'a-t-il vraiment guéri personne comme l'affirment plusieurs de ses détracteurs ? Parmi les 31 cas présentés dans son ouvrage, Borch-Jacobsen, bienveillant selon son propre aveu, reconnaît trois guérisons : Ernst Lanzer (L'homme aux rats), Albert Hirst et Bruno Walter. Le premier cas est particulièrement intéressant. En vue d'un exposé sur "Le commencement d'une histoire de malade", Freud « prit des notes très détaillées des sept premières séances de Lanzer. Ces notes ayant survécu, […] on peut se faire une idée assez exacte de l'analyse de Lanzer […]. Or, il suffit de comparer ces notes avec le récit de cas que Freud publia un an plus tard pour constater dans ce dernier toutes sortes de distorsions extrêmement troublantes. À plusieurs reprises, Freud met dans la bouche de Lanzer des interprétations que celui-ci avait pourtant explicitement rejetées […]. Ailleurs, Freud présente ses propres interprétations comme des faits avérés ou bien modifie carrément les données de l'analyse pour les faire coïncider avec ses hypothèses […]. Au total, la brillante histoire de cas de Freud est une pure construction spéculative auxquels les propos tenus par Lanzer sur le divan n'ont servi que de commode prétexte » (p.110-111).

Les deux autres guérisons attribuables à Freud sont d'autant plus intéressantes qu'elles ne relèvent pas d'un traitement psychanalytique au sens strict, mais plutôt d'une approche cognitive comportementale interventionniste. Ainsi, Hirst consultait Freud pour des difficultés à éjaculer. Le traitement de Freud a tout simplement consisté à lui redonner « confiance en lui-même en lui adressant toutes sortes de compliments » (p. 121). Il lui donnait également des conseils pratiques à la manière des sexologues actuels, en l'incitant par exemple à ne pas se décourager. Borch-Jacobsen termine sa narration de la manière suivante « Hirst considérait qu'il n'avait réellement surmonté sa névrose qu'une dizaine d'années après son analyse avec Freud, lorsqu'il avait finalement pris conscience de son schéma de pensée défaitiste (de sa distorsion cognitive dirait-on aujourd'hui) et avait décidé d'y mettre fin. Il était toutefois reconnaissant à Freud de lui avoir montré la voie en lui redonnant confiance en lui-même. L'admiration de Hirst pour la personne de Freud ne s'étendait pourtant pas à la psychanalyse en tant que thérapie : lorsque son fils Albert Éric fit mine de vouloir faire une analyse, il s'y opposa résolument » (p. 123).

Le troisième cas est encore plus intéressant. Bruno Walter est un chef d'orchestre qui souffre d'une sévère névralgie au bras gauche, laquelle l'empêche de diriger et de jouer du piano. Après avoir consulté sans succès moult spécialistes,

il en conclut que le problème doit être d'origine psychologique et il consulte Freud. Au lieu de l'analyser, Freud lui conseille de prendre des vacances en Sicile. Ce qu'il fit. Rien n'y fit. De retour à Vienne, Freud lui ordonne en quelque sorte de recommencer à diriger, prenant sous sa responsabilité un éventuel échec. Résultat : peu de progrès. « C'est alors que Walter découvrit le livre du médecin romantique Feuchtersleben, *Pour une diététique de l'âme* (1838). Dans ce petit ouvrage […], Feuchtersleben insistait sur le rôle de l'esprit en médecine et avançait des recettes qu'on pourrait appeler d'hygiène mentale pour influer sur le cours de la maladie. Walter se plongea dans le livre de Feuchtersleben […]. Peu à peu, adaptant sa direction d'orchestre à son handicap physique, Bruno Walter finit par regagner le plein usage de son bras. Il n'eut plus jamais de problème par la suite » (p. 100-101).

Alors, à quoi attribuer ce succès? Aux suggestions de Freud, à une banale rémission spontanée d'une contraction musculaire qui avait fait son temps, à la lecture de l'ouvrage de Feuchtersleben s'inscrivant ainsi dans le cadre de la bibliothérapie?

**Freud, le littéraire**

Compte tenu des insuccès thérapeutiques de Freud, convenons que la popularité de la psychanalyse a de quoi surprendre. À cet égard, Macmillan (1991) attribue la popularité de Freud et la survivance de la psychanalyse à cinq facteurs : l'ignorance affichée des critiques qui lui sont adressées, son pouvoir pseudo-explicatif, l'attrait populaire pour l'irrationnel, l'intérêt universel pour les questions sexuelles ainsi que la vogue contemporaine des thérapies et des professions qui promettent un meilleur équilibre intérieur (voir aussi Larivée, 1996a).

À ces cinq raisons, il faut ajouter le remarquable talent littéraire de Freud (Webster, 1995) comme en témoigne le prix Goethe de littérature qu'il a reçu en 1930, talent qui fait ressortir le côté fascinant et intéressant des écrits freudiens. À cet égard Roustang (1980) considère que la psychanalyse gagnerait à renoncer à ses prétentions scientifiques puisque son discours s'impose plus par la puissance persuasive du style littéraire de Freud que par les faits empiriques le corroborant. Freud lui-même avoue dans *Études sur l'hystérie* : « Je n'ai pas toujours été psychothérapeute…et je suis encore singulièrement étonné que les histoires de malades que j'écris se lisent comme des romans et qu'elles soient dépourvues pour ainsi dire du caractère sérieux de la scientificité… Une présentation approfondie des processus psychiques, à la façon dont elle nous est présentée par les poètes, me permet par l'emploi de quelques rares formules psychologiques d'obtenir une certaine intelligence dans le déroulement d'une hystérie » (G.W., I., p. 227 Traduit par Sédat, 1980, p. 141).

Certains pourraient objecter que les *Études sur l'hystérie* ont été publiées en début de carrière (1895) et que, par la suite, Freud a modifié son optique. Toutefois, ses confidences à Giovanni Papini le 8 mai 1934, soit cinq ans avant sa mort, prouvent au contraire que ses propos de jeunesse, tenus près de 40 ans plus tôt, tissaient le fil conducteur de sa vie et de son œuvre.

> « Les gens croient que je maintiens volontairement le caractère scientifique de mon travail et que mon champ d'application principal réside dans la guérison de maladies mentales. […] Je suis un scientifique par nécessité et non par vocation. Ma véritable nature est celle de l'artiste (Papini, 1973, p. 99) […] Bien que j'aie l'apparence d'un scientifique, j'étais et je suis un poète et un romancier. La psychanalyse n'est rien d'autre que l'interprétation d'une vocation littéraire en termes de psychologie et de pathologie (p. 100). La preuve que ma culture est essentiellement littéraire est fournie abondamment par mes citations répétées de Goethe, Grillparzer, Heine et autres poètes. […] Néanmoins, j'ai été capable d'accomplir mon destin d'une manière indirecte et de réaliser mon rêve : de demeurer un homme de lettres tout en conservant l'apparence d'un docteur. […] Personne ne propose mieux que moi de traduire l'inspiration offerte par les courants de la littérature moderne en théories scientifiques. Dans la psychanalyse, vous pouvez, quoique transformées en jargon scientifique, fusionner les trois plus importantes écoles littéraires du XIXe siècle (p. 101) […] Par chance, vous n'êtes pas un écrivain ou un journaliste et je suis certain que vous ne divulguerez pas mon secret » (Papini, 1973).

Compte tenu de cet aveu de Freud, le lecteur pourra mesurer l'écart entre la narration littéraire enjolivée des cas sélectionnés par lui et la réalité de ces derniers retracée par Borch-Jacobsen, un historien intéressé par les faits. La force de son ouvrage tient d'ailleurs dans l'absence d'interprétation des cas relevés.

## LA PSYCHANALYSE OU LE DOGMATISME A L'ŒUVRE

Cette partie comprend trois sections. Nous verrons d'abord que le dogmatisme a mis fin à la carrière de Piaget à titre de psychanalyste, soit de 1920 à 1936. Par la suite, nous insisterons sur le fait que la soumission à l'autorité, une caractéristique centrale du dogmatisme, imprègne la psychanalyse. Enfin nous montrerons que le cas fondateur de la psychanalyse repose sur le dogme et le mensonge.

### Piaget le psychanalyste[6]

Avant de montrer en quoi l'histoire de la psychanalyse rencontre explicitement les critères du dogmatisme tel que défini par Rokeach (1960, 1979), nous présentons le point de vue d'un scientifique qui revêtit pendant un moment les trois attributs formels du psychanalyste (de 1920 à 1936) à savoir : se plier à l'analyse didactique, exercer l'analyse et être admit à une Société de psychanalyse. Il s'agit de Jean Piaget.

À l'occasion de ce qu'on appelle aujourd'hui un post-doctorat, Piaget s'inscrit à la clinique de Bleuler à Zurich de septembre 1918 à mars 1919 pour s'initier à la psychopathologie. Il en profite alors pour lire Freud dans le texte et suivre les conférences de Jung et de Pfister ainsi que les enseignements de

---

[6] Pour une analyse plus détaillée voir Larivée et Legendre-Bergeron (2007, p. 93-96).

Bleuler. Le 8 octobre 1920, il fait son entrée à la Société suisse de psychanalyse de laquelle il démissionnera seize ans plus tard. En 1922, il se prête à une analyse, qu'il qualifie de didactique, auprès de Sabina Spielrein, une patiente de Jung. Les séances se déroulent tous les matins à huit heures pendant huit mois (Diener, 1997). L'analyse se termine brusquement selon les dires même de Piaget. « Ma psychanalyste a découvert que j'étais imperméable à la théorie et qu'elle ne me convaincrait jamais et elle m'a dit que ce n'était pas la peine de continuer […] elle avait été envoyée à Genève pour faire connaitre la Société Internationale de Psychanalyse […] j'étais tout content de servir de cobaye […] je ne voyais pas dans les faits intéressants que montrait la psychanalyse la nécessité de l'interprétation qu'elle voulait m'imposer […], elle a trouvé que ce n'était pas la peine de perdre une heure par jour pour un monsieur qui ne voulait pas avaler la théorie » (Bringuier, 1977, p. 182-183).

Lors du VII$^{e}$ Congrès international de psychanalyse de Berlin en 1922, auquel assiste Spielrein, Piaget joue le rôle de messager des psychanalystes genevois auprès de Freud qu'il rencontre alors pour la première et dernière fois (Vidal, 1995). Lorsqu'il prononce sa conférence, il constate qu'au lieu d'écouter ses propos, les participants, cherchent dans la physionomie de Freud des signes des confirmations ou de désaccord (Schepeler, 1993).

Dans sa brève carrière de psychanalyste, Piaget dit avoir analysé avec quelque succès un jeune autiste et, pendant deux mois, un jeune pasteur inscrit au doctorat en psychologie (Bringuier, 1977). Enfin, la psychanalyse qu'il tente avec sa mère entre 1925 et 1929, et dont la durée est incertaine reste probablement un fait unique dans l'histoire de la psychanalyse. Les séances prendront fin avec la révolte qu'inspirent à la "patiente" les interprétations "sauvages" de son fils. Décidément la psychanalyse pouvait, du temps de Freud, être une affaire de famille.

Enfin, bien qu'il ait vraiment cherché à quelques reprises à intégrer quelques concepts psychanalytiques dans sa théorie, Piaget finit par condamner son caractère dogmatique. Par exemple, dans une entrevue à l'*Express*, il reproche à la psychanalyse d'échapper à toute mesure de vérification et de contrôle, ce qui lui manque encore d'ailleurs aujourd'hui pour accéder au statut de science. « Les psychanalystes sont encore groupés en chapelles, c'est très compliqué et, en chacune, les chercheurs se croient immédiatement les uns les autres : ils ont une vérité commune. Tandis qu'en psychologie la première réaction est de chercher à contredire. Les psychanalystes se réfèrent à une vérité qui doit, plus ou moins, être conforme aux écrits de Freud, ça me paraît très gênant » (Piaget, 1968, p. 53). De plus, « il y a toujours un moment où le psychanalyste continue à vous raconter des choses avec assurance alors qu'on se demande quelles en sont les preuves » (p.53). Dans une entrevue de 1973, il confirme son diagnostic : « la psychanalyse n'aura d'avenir que lorsqu'elle deviendra expérimentale […] tant qu'elle ne s'intéressera qu'aux autres cas cliniques, la psychanalyse ne pourra pleinement me convaincre » (Evans, 1973, p. 57-58).

**La soumission à l'autorité**[7]

Rokeach (1960, 1979) définit le dogmatisme comme une organisation cognitive relativement fermée de croyances et de non croyances à propos de la réalité. Cet ensemble de croyances est dicté par une autorité absolue, qui institue les normes d'orthodoxie au-delà desquelles errent les hérétiques. Sauf erreur, ce caractère dogmatique est encore présent dans la psychanalyse.

Au cœur de la notion de dogmatisme règne la soumission à l'autorité. La dépendance dogmatique se reconnaît en effet à l'autorité absolue et totalisante que le "croyant" ou le "disciple" accorde à ce qu'il considère comme la vérité inaltérable et universelle sur la réalité ; le réel est tenu pour tel dans la mesure où il est reconnu et décodé comme tel par l'autorité à laquelle il se réfère. D'où deux conséquences : d'une part, le brassage des idées a lieu dans le cénacle des adhérents, et ceux dont la pensée diverge sont ostracisés ; d'autre part, l'information reste, pour ainsi dire, fusionnée à la source de l'information. Confondre ainsi la validité d'une donnée et le statut autoritaire de celui qui l'énonce paralyse tout exercice critique. On reconnaît la tendance dogmatique chez quiconque refuse systématiquement de soumettre ses théories à la critique externe, fonction que joue le critère de réfutabilité dans le domaine des sciences.

Les critiques de la psychanalyse qui ont dénoncé son caractère dogmatique ne manquent pas (pour les références, Larivée, 1996b, p. 4). L'énumération des manifestations rappelle celles qu'a décrites Rokeach : « culte de la personnalité du chef d'école (Freud ou Lacan), figure charismatique dont les écrits et les paroles sont indéfiniment relus et commentés, intolérance à l'égard des hérétiques, sentiment de supériorité à l'égard des profanes qui vivent dans l'ignorance, utilisation d'un langage ésotérique pour donner l'impression d'un savoir réservé aux seuls initiés, etc. » (Bouveresse-Quillot & Quillot, 1995, p. 98). Le parcours du mouvement psychanalytique est truffé de ces diverses manifestations. Le lecteur intéressé par l'histoire du mouvement psychanalytique trouvera dans plusieurs écrits, dont ceux de Van Rillaer (1981) et de Bouveresse (1992), le récit des cas d'excommunication et des luttes intestines qui ont marqué l'histoire de la psychanalyse. À la limite, une telle fermeture d'esprit peut se comprendre quand un courant en est à ses débuts, mais être les seuls à posséder la vérité est encore une certitude chez bon nombre de psychanalystes.

Qu'aujourd'hui, la psychanalyse s'apparente toujours à un mouvement sectaire intégriste cela relève carrément du scandale épistémologique. « La psychanalyse est La vérité même et en discuter, simplement en douter, est encore aujourd'hui du domaine de l'inimaginable ou du blasphème » (Bénesteau, 2002, p. 342). En fait, à l'instar des mouvements religieux, la communauté psychanalytique s'est toujours efforcée de protéger ses dogmes plutôt que de contribuer à leur vérification. Ainsi, dans ses *Écrits*, Lacan (1966) n'hésite pas à affirmer que « la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autres moyens pour ce faire. C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme

---

[7] Une partie de cette section a été publié dans Larivée (1997).

un langage, et pourquoi, moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient la vérité parler » (p. 868). Quelques années plus tard, Lacan (1977, p. 9) récidive à propos de sa propre infaillibilité. « Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent […] À dire crûment, vous savez que j'ai réponse à tout, moyennant quoi vous me prêtez la question : vous vous fiez au proverbe qu'on ne prête qu'au riche. Avec raison ».

Les effets pervers de l'attitude dogmatique sont connus. Les disciples perdent tout sens critique et se contentent de croire les affirmations du maître qui, seul, a le pouvoir de départager le vrai du faux, même s'il se contredit. Par exemple, Roustang (1976) avoue que Lacan « peut affirmer n'importe quoi, et même le contraire, on y adhère sans délai. Durant quinze jours le bruit courut que la forclusion était réversible, car, de très bonnes sources, le sachant l'avait dit : donc, tout le monde le croyait. Passé ce délai, les mêmes très bonnes sources devaient faire savoir qu'il n'en était rien : le même tout le monde crut qu'il n'en est donc rien et que la forclusion n'était pas réversible » (p. 49). Cette perte de sens critique face au Maître atteignit un sommet d'absurdité quand, durant les dernières années, Lacan souffrit manifestement d'une démence vasculaire. Une figure mathématique particulière, appelée nœud Borroméen, dans laquelle il voyait la clef de l'inconscient, de la sexualité et de la condition ontologique du genre humain, l'obséda. Ses fantaisies pseudo-mathématiques, pseudo-logiques, exposées lors d'interminables séminaires, torturaient l'esprit de sa congrégation, incapable de leur donner le moindre sens. Même ses épisodes d'aphasie, conséquences de ses mini-infarctus, furent considérés comme des "interprétations", au sens technique, devant transmettre la signification latente des propos et du comportement de l'analysant. Quand vers la fin il devint sourd, et que ses réponses furent encore plus discordantes par rapport à ce qu'on lui disait, elles occasionnèrent parmi ses disciples des débats prolongés sur la signification de ses paroles et de ses actes. Dans la dernière année, Lacan, l'esprit totalement absent, était toujours invité aux réunions pour légitimer ce qui était fait en son nom et les gens influençables l'entendaient parler dans son silence (Tallis, 1997).

Alors que les scientifiques s'efforcent non seulement d'infirmer leurs théories comme le suggère Popper, mais de lire les ouvrages de ceux qui les contestent, les psychanalystes ont tendance non seulement à confirmer leurs théories, mais à ne tirer leur inspiration que des révélations des maîtres. À l'instar des croyants qui font preuve de souplesse cognitive et d'ouverture d'esprit malgré les dogmes de leur église respective, certains psychanalystes récusent les attitudes dogmatiques de leur groupe respectif au risque de se voir ostracisés. Par exemple, Fromm (1955/1975) déclarait : « En certaines occasions et du fait de la personnalité de certains de ses représentants, le mouvement psychanalytique a fait montre d'un fanatisme qu'on ne rencontre d'habitude que dans les bureaucraties religieuses et politiques » (p. 91). Près de quarante ans plus tard, un autre psychanalyste tenait des propos similaires : « il est vrai que nous les gens d' "allégeance" psychanalytique, nous nous comportons quelquefois comme des sectaires adhérant à quelque "vérité révélée" et ignorant avec mépris toute exigence extérieure de "preuves" ou de démonstration. […] Nous écartons en effet la critique en l'interprétant comme "une résistance à l'analyse", nous donnant ainsi raison sans même avoir discuté.

Nous ne démontrons rien en choisissant que des “initiés” pour interlocuteurs. Comment, dès lors – de l’extérieur – percevoir la psychanalyse autrement que comme une doctrine, une secte, une religion, une idéologie ? Ne faudrait-il pas consentir à retirer cette grille d’analyse des “sciences humaines”, renoncer à son enseignement dans les universités, cesser de la mettre en concurrence avec les approches scientifiques ? » (Van Gijseghem, 1993, p. 320).

D’ailleurs, on pouvait observer l’attitude dogmatique du mouvement psychanalytique dès son origine. En 1922, lors d’une assemblée de la Société médicale de Londres, le président de l’époque, un certain Lord Dawson, fit son allocution sur la méthode psychanalytique naissante en tenant ces propos : « Trop de ses praticiens sont des fanatiques ne considérant rien en dehors de leur culte étroit. C’est injuste pour les professionnels compétents et sérieux dont les travaux se voient de cette façon dénaturés, tel que l’illustra dernièrement la conférence conjointe des psychologues et des éducateurs au récent congrès de l’Association britannique à Hull » (Psycho-analysis…, 1922, p. 9).

### Anna O., dogmatisme et mensonges des débuts de la psychanalyse

Le dogmatisme de la psychanalyse s’explique également par le fait que, dès son origine, cette discipline reposait sur les mensonges de Freud. Ne pas s’en tenir rigoureusement à l’orthodoxie posait conséquemment le risque que ceux-ci soient éventuellement découverts. Après les départs fracassants de Jung et d’Adler, Freud perçoit en 1912 la nécessité d’instituer un comité secret, le cercle rapproché de ses plus fidèles disciples ayant pour mission de veiller au conformisme théorique et thérapeutique au sein du mouvement. Freud remettra à chacun d’eux, à savoir Otto Rank, Karl Abraham, Max Eitingon, Sandor Ferenczi, Ernest Jones et Hanns Sachs, une pierre fine qu’il leur laisse le soin de faire monter sur une bague (voir Bénesteau 2002, p. 46-50).

La promotion de l’orthodoxie au sein du mouvement psychanalytique se comprend mieux quand on connaît la véritable histoire de la première patiente officiellement déclarée guérie au moyen de la procédure psychanalytique, Anna O., récit qui illustre sur plus d’un plan la malhonnêteté intellectuelle de Freud.

Le cas de Bertha Pappenheim, l’identité de la femme réelle dissimulée sous le pseudonyme d’Anna O., entre dans l’histoire officielle de la psychanalyse en 1895 lorsque Freud et Breuer publient *Études sur l’hystérie*. Dans ce texte fondateur de la psychanalyse, les auteurs décrivent quelques traits du caractère de cette jeune femme de 21 ans au début de sa maladie, et les symptômes qui l’affligeront à partir de juillet 1880. Elle devient la patiente de Joseph Breuer en novembre de la même année, ce qui lui permet de « découvrir »[8] la méthode cathartique, une procédure que Bertha baptisera *talking cure* ou thérapie verbale.

---

[8] Il est certain que Breuer fut influencé par la vogue de la catharsis qui régnait à Vienne à cette époque à la suite de la publication d’un livre sur le sujet par un oncle de Martha Bernays, la femme de Freud.

Dans *Études sur l'hystérie*, Freud et Breuer décrivent le déroulement d'une cure correspondant à la théorie de Freud sur l'étiologie de l'hystérie, dont il avait énoncé le cadre deux ans plus tôt dans un article publié en français dans *Archives de neurologie* sous le titre *Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques* (Freud, 1895). Dans ce texte, Freud avance que « chaque événement, chaque impression psychique est munie d'une certaine valeur affective (*Affectbetrag*) dont le moi se délivre ou par la voie de réaction motrice, ou par un travail psychique associatif. Si l'individu ne peut ou ne veut s'acquitter du surcroît, le souvenir de cette impression acquiert l'importance d'un trauma et devient la cause de symptômes permanents d'hystérie. L'impossibilité de l'élimination s'impose quand l'impression reste dans le subconscient. Nous avons appelé cette théorie *Das Abreagiren der Reizzuwächs*e » (Freud, 1893, p. 42).

Ainsi donc, le patient hystérique souffre, selon Freud, de réminiscences, du souvenir refoulé de l'événement traumatique ayant donné naissance au symptôme (Freud 1892, p. 151-154). Ce concept est emprunté en grande partie à Charcot, à qui il avait rendu visite d'octobre 1885 à février 1886, soit près de quatre ans après la fin de la *talking cure* menée en 1882 par Breuer auprès de Pappenheim. Ces dates ont une importance que nous allons saisir plus loin.

Dans ses fameuses *Leçons du mardi*, Charcot soutient qu'à la suite d'un choc nerveux, une « idée une fois installée, fixée dans l'esprit et y régnant seule, sans contrôle, s'y serait développée et y aurait acquis assez de force pour se réaliser objectivement sous la forme de paralysie » (Charcot, 1887, pp 355-356). Freud adopte intégralement ce concept, en y ajoutant de son propre cru et indépendamment de toute autre observation clinique que le cas de Breuer, l'idée qu'en remontant à l'événement initial, source du souvenir, il devient possible de débarrasser un patient de son symptôme hystérique. Dans les *Études sur l'hystérie*, Breuer et Freud inscrivent la cure de Bertha dans ce cadre théorique :

> « tel que je l'ai déjà dit, chacun des symptômes disparurent une fois qu'elle [Bertha Pappenheim] eût décrit leur première occurrence. De cette manière, également, l'ensemble de la maladie fut menée à son terme » (Breuer & Freud, 1895, p. 40).

Toujours selon ces auteurs, la thérapie verbale de Bertha s'est terminée sur un dénouement des plus heureux. Le récit de cas, précurseur de la tradition hollywoodienne du *happy ending*, s'achève le 7 juin 1882, soit un an, jour pour jour, après le premier transfert de sa patiente dans un manoir de la banlieue de Vienne :

> « Au cours de la scène originelle, elle n'avait été capable que de penser et de prier en anglais ; mais immédiatement après qu'elle l'eût reproduite, elle fut en mesure de parler allemand. Elle se libéra, de plus, des innombrables troubles qu'elle manifestait précédemment. Elle quitta Vienne par la suite et voyagea pour quelque temps ; mais il lui fallut une longue période avant qu'elle ne récupère entièrement son équilibre mental. Depuis lors, elle jouit d'une parfaite santé » (Breuer & Freud 1895, p. 40-41).

Ce récit tient évidemment bien plus de la fiction romanesque que du compte rendu rigoureux d'un véritable traitement médical. Dès 1925, Jung révèle le secret de polichinelle de la secte freudienne en déclarant, lors d'un séminaire de psychanalyse à Zurich, que la guérison du cas fondateur de la psychanalyse n'avait rien de réel (Ellenberger, 1994, p. 511). D'ailleurs, depuis les minutieuses recherches de plusieurs historiens de la psychanalyse, notamment Henri Ellenberger et Albrecht Hirschmüller, nous savons que Bertha Pappenheim, loin d'être rétablie le 7 juin 1882, sera de nouveau hospitalisée le 12 juillet 1882, soit à peine un mois après sa soi-disant guérison, puis encore en 1883-1884, 1885 et 1887, en devenant de surcroît dépendante des sédatifs et des narcotiques que Breuer utilisa pour soulager sa douloureuse névralgie faciale. Ce n'est qu'à partir de 1887, et progressivement jusqu'à la fin de cette décennie, que Bertha se rétablit spontanément, alors qu'elle et Breuer ont mis fin à la *talking cure* depuis au moins cinq ans.

Le plus affligeant dans l'histoire de cette fausse guérison, c'est que Freud ne peut ignorer la réalité de la condition de Bertha puisque, d'une part, il en était informé par Breuer lui-même depuis le 18 novembre 1882, selon le biographe officiel Jones, qui s'appuie sur une lettre de Freud à Martha datée du 19 novembre 1882, puis également par Martha, proche de la famille Pappenheim à titre de pupille du père de Bertha. Bien qu'en possession d'une information de première main, Freud publie un récit qu'il savait forcément contraire à la vérité.

Au début des années 1970, Henri Ellenberger retrouve dans les archives du sanatorium Bellevue, à Kreuzlingen, établissement suisse où séjourna Bertha à l'été 1882, un dossier médical rédigé par Breuer sur sa patiente et accompagné des notes manuscrites du D[r] Laupus, médecin de la clinique. Les informations de ce dernier brossent un portrait de Bertha qui contraste avec la fin heureuse décrite dans *Études sur l'hystérie* :

> « Dans la sphère psychique, la malade a des caractéristiques tout à fait hystériques quant au va-et-vient immotivé de ses humeurs. […] Ainsi, elle critiqua l'impuissance de la science face à sa maladie et souligna avec causticité l'inutilité de son séjour ici même, pour plus souvent encore, en larmes et déprimée, se laisser calmer par la promesse d'une guérison qui se produirait avec le temps » (Laupus 1882, cité dans Hirschmüller, 1991, p. 374).

En 1925, lorsque Freud raconte l'épisode Pappenheim dans *Ma vie et la psychanalyse*, il résume toujours un déroulement de cure en parfaite symbiose avec des théories qu'en privé, il avait pourtant abandonnées dès 1897, tel que nous l'avons vu à la section *Qu'en est-il de l'efficacité ?* et en soutenant toujours la guérison de la patiente au moyen de la procédure thérapeutique utilisée (voir Encadré 2).

Or, ce que montre le dossier de Breuer daté de 1882, c'est que la *talking cure* originelle n'est aucunement conforme à la théorie mise de l'avant dans le texte de 1925 (voir Encadré 2). Freud soutient que tous les symptômes de Bertha remontent à des événements l'ayant impressionnée vivement (Freud, 1925, p. 17),

**Encadré 2 – Une narration romanesque ou frauduleuse ?**

« D'ordinaire les choses s'étaient passées ainsi : elle avait dû réprimer, au chevet de son père, une pensée ou une impulsion à la place de laquelle, comme son représentant, était plus tard apparu le symptôme. En règle générale, le symptôme n'était pas le précipité d'une seule de ces scènes "traumatiques", mais le résultat de la sommation d'un grand nombre de situations analogues. Quand la malade se souvenait hallucinatoirement pendant l'hypnose d'une telle situation et réussissait à accomplir ainsi après coup l'acte psychique autrefois réprimé en extériorisant librement l'affect, le symptôme était balayé et ne reparaissait plus. C'est par cette méthode que Breuer réussit, après un long et pénible travail, à délivrer sa malade de tous ses symptômes. […] Je commençai donc à reproduire les recherches de Breuer sur mes malades, et je ne fis d'ailleurs plus rien d'autre, surtout après que la visite chez Bernheim, en 1889, m'eut montré les limites d'efficacité de la suggestion hypnotique. Après n'avoir trouvé, durant plusieurs années, que des confirmations, et disposant d'un imposant ensemble d'observations analogues aux siennes, je lui proposai une publication faite en commun, idée contre laquelle il commença par se défendre violemment » (Freud, 1925, pp. 17-18).

survenus au temps où elle soignait son père malade, et quand elle « se souvenait hallucinatoirement pendant l'hypnose d'une telle situation et réussissait à accomplir ainsi après coup l'acte psychique autrefois réprimé en extériorisant librement l'affect, le symptôme était balayé et ne reparaissait plus » (Freud 1925, p. 17-18). Pourtant, le rapport de Breuer décrit une procédure thérapeutique en aucun point semblable aux textes de Freud. On y lit plutôt que la délivrance et le soulagement se produisaient une fois l'histoire racontée (et plus tard le compte-rendu d'hallucinations) et qu'à tous les stades de la maladie, ce procédé demeura exactement le même :

> « J'ai rapporté cela en détail parce que *durant l'ensemble du déroulement de la maladie*, *à tous ses stades*, l'absence survenant au coucher du soleil, qui prit plus tard le nom technique privé "cloud", *de même que la délivrance et le soulagement une fois que l'histoire (plus tard le compte rendu d'hallucinations,* etc.) qui agissait comme stimulus psych[ique] *était racontée, restèrent identiques* » (Breuer 1882, cité dans Hirschmüller 1991, p. 372).

Le rapport médical de Breuer contraste également avec la théorie énoncée dans *Quelques considérations*… où Freud (1895) parle du souvenir d'une impression psychique qui acquiert l'importance d'un trauma. Or pas une seule fois Breuer ne parle-t-il dans son rapport de "souvenirs" ou de "réminiscences" à propos de la thérapie par la parole. Il ne mentionne :

1. que la narration des "histoires" de Bertha, semblables au *Livre d'images* d'Andersen ou à un "conte de fée" (Breuer 1882, cité dans Hirschmüller 1991, p. 365);

2. que les “comptes rendus d’hallucinations” et de ce qui avait pu la contrarier au cours des journées écoulées, habillés de “fiction” (Breuer 1882, cité dans Hirschmüller 1991, p. 370);
3. que les “récits” du soir (Breuer 1882, cité dans Hirschmüller 1991, p. 370);
4. que le “produit *spontané* de son imagination” ou un “incident” saisi par la partie malade de sa psyché et agissant comme un excitant psychique (Breuer 1882, cité dans Hirschmüller 1991, p. 371);
5. que le “caprice” ou la “marotte” s’effritant dans l’hypnose du soir (Breuer 1882, cité dans Hirschmüller 1991, p. 372);
6. que la “pensée fantaisiste” (Breuer 1882, cité dans Hirschmüller 1991, p. 372).

Ainsi, pas une seule fois la thérapie par la parole ne correspond à la théorie du souvenir d’événements réels traumatisants, proposée en 1893 dans *Quelques considérations…* et en 1895 dans *Études sur l’hystérie*. Le récit de cas des *Études* n’est qu’une grossière déformation du déroulement de la cure, qu’une invention et une réécriture opérée par Breuer, sous l’impulsion de Freud.

Quelle motivation pouvait donc pousser Freud à agir de la sorte ? Il semble avoir rapidement associé le cas amené par Breuer à la thèse de Charcot de « l’idée fixée dans l’esprit », puisqu’il proposa à Charcot son article *Quelques considérations…* tandis qu’il séjournait toujours à Paris (Masson 1984, pp. 22-23). On saisit l’enjeu : en modifiant après coup l’histoire d’Anna O., afin de la faire correspondre aux nouvelles idées tout juste assimilées à Paris, Freud peut s’approprier la “découverte” du caractère “psychologique” des causes de l’hystérie, bien avant Janet, qui proposera une théorie similaire en 1889, ou bien avant Charcot lui-même, dont il s’inspire pourtant, ce dernier n’ayant commencé à l’émettre qu’autour de 1884. Le cas Pappenheim et son traitement par la *talking cure* datant de 1880 à 1882, Freud peut ainsi s’arroger une gloire ratée en 1884 lors de l’épisode de la cocaïne et de la découverte de l’anesthésie locale par Carl Koller. Pour satisfaire à sa stature de conquistador (voir la lettre à Fliess du 1er février 1900), Freud était prêt à tout, y compris à déformer la réalité et à mentir afin de prendre sa revanche et sa place dans l’histoire.

La thérapie verbale de Bertha se solde donc par un échec, de même que les autres cas présentés dans les *Études sur l’hystérie*, ce que l’ouvrage de Borch-Jacobsen (2011a) montre bien : Emmy von N. (Fanny Moser), Cäcilie M. (Anna von Lieben), Elisabeth von R. (Ilona Weiss), etc. Et deux ans après la publication des *Études*, Freud sait déjà que sa méthode thérapeutique ne fonctionne pas, mais il se garde bien de révéler ce secret “au monde”. Ces comportements ne sont-ils pas ceux du charlatan ?

Quoi qu’il en soit, de nombreux contemporains de Freud (médecins, psychiatres, neurologues, psychologues, philosophes, etc.) rejettent ses théories, non pas en raison de leur incapacité à admettre leur aspect révolutionnaire, comme le colporte la légende freudienne, mais à cause de leur caractère fantaisiste et de leur absence de fondement scientifique (entre autres : Gustav Aschaffenburg, Oswald Bumke, Knight Dunlap, Friedrich Wilhelm Foerster, Adolf Albrecht Friedländer,

Karl Heilbronner, Alfred Hoche, Emil Kraepelin, Christine Ladd-Franklin, Albert Moll, Abraham Myerson, Hermann Oppenheim, Emil Raimann, Bernard Sachs, Johann Gustav Schnitzler, Walther Spielmeyer, Julius Wagner-Jauregg, Adolf Wohlgemuth, Georg Theodor Ziehen). Les quelques citations présentées dans l'encadré 3 montrent que les scientifiques de l'époque discernent clairement la fumisterie que représente la psychanalyse et la dénoncent principalement pour cette caractéristique.

**Encadré 3 – Trois exemples de dénonciation de la psychanalyse par des contemporains de Freud**

« Quiconque lit sans préjugés le *Fragment d'une analyse d'hystérie* de Freud ne pourra que le refermer en secouant la tête. En ce qui me concerne, je dois avouer que je n'arrive absolument pas à comprendre que quelqu'un puisse prendre au sérieux les raisonnements mis en avant dans ce texte. Encore moins puis-je comprendre qu'on nous objecte, à nous qui sommes présents, que nous ne sommes pas du tout en position de participer à la discussion tant que nous n'avons pas pareillement utilisé cette “méthode”. Une telle objection tombe à plat, dans la mesure où nous considérons tout cet ensemble de présupposés comme débile. On frôle par conséquent la franche hilarité quand l'opposition aux idées freudiennes est mise en parallèle avec la résistance des contemporains aux vues de Copernic, ainsi que cela est arrivé en conversation privée » (Hoche 1906, cité dans Borch-Jacobsen & Samdasani, 2006, p. 98-99).

* * *

« C'est en vérité une chance qu'un psychologue ait le courage et l'énergie de dénoncer, en termes décents, les absurdités de la doctrine freudienne – mieux nommée, avec sa censure et ses autres différentes incarnations délirantes, mythologie freudienne. Ce mode de pensée est tout autant une prostitution de la logique – de la lucidité et de la méthode scientifique – que de la décente moralité. Beaucoup de gens le savent, mais peu ont la volonté d'éplucher la littérature, jusqu'à pouvoir écrire sur le sujet d'une main experte, comme l'a fait le professeur Fite. […] La personne qui lit la littérature freudienne sera d'accord avec Voss (dans le *Manuel d'Aschaffenburg*, 1915), qui termine en citant, et en l'approuvant, la conclusion de Hoche : “les doctrines de la soi-disant psychanalyse ne sont soutenues ni en théorie, ni en pratique, son effet thérapeutique n'est pas prouvé, sa contribution à la psychiatrie est nulle, elle donne l'impression d'une méthode non scientifique, sa pratique est *dangereuse pour le patient et compromettante pour le médecin* [les italiques sont de moi] et en fin de compte, elle n'a d'intérêt que pour l'histoire de la culture”. Ce jugement dans son ensemble reflète “l'analyse” exacte et correcte de la situation […]. À moins que des moyens ne soient rapidement trouvés pour empêcher sa propagation (on compte maintenant de nombreux ouvrages destinés au grand public, de même qu'au médecin et au scientifique), le pronostic pour la civilisation n'est guère favorable » (Ladd-Franklin, 1916, p. 373-374).

* * *

> « Je m'oppose à la psychanalyse depuis presque une génération. […] Je sais qu'en lisant [l]es textes [de Freud], je me trouve en présence d'un esprit inhabituellement brillant et original. […] mais il me faut pourtant rejeter ses théories. Et plus qu'à leur contenu, je m'objecte à sa méthode, parce qu'elle s'oppose diamétralement à ma conception de la recherche scientifique rigoureuse » (Bumke, 1931, p. 22).
>
> « Vous définirez la science comme il vous plaira. *La psychanalyse n'est pas une science naturelle, ni même une science tout court*, pas plus qu'elle n'est un conte de fée. Car au contraire de ce dernier, elle ne vient pas du cœur, mais plutôt d'un intellect ruminant avec froideur et sottement » (Bumke, 1931, p. 34).

Il y a gros à parier que plusieurs contemporains de Freud auraient joint les rangs des dénonciateurs s'ils avaient su : a) qu'il forgeait ses théories avant la récolte du matériel clinique ; b) qu'il sélectionnait le "matériel clinique" pertinent pour ensuite le trafiquer dans ses récits de cas afin de le faire correspondre à sa théorie du moment (c'est le contraire même de toute démarche scientifique, comme nous l'avons vu ci-haut dans le cas de l'Homme aux rats, Ernst Lanzer) ; c) s'ils avaient été informés de ses échecs thérapeutiques, inévitables compte tenu de la méthode, transformés en toute connaissance de cause en succès et publiés sans aucune hésitation (un comportement que Freud manifestera toute sa carrière, dès son premier cas, celui de Fleischl von Marxov, lors de l'épisode du sevrage de sa dépendance à la morphine par un traitement de substitution à la cocaïne). Et enfin, d) s'ils avaient considéré son intention, clairement exprimée, de ne rien révéler de ses échecs thérapeutiques ni de ses manigances en vue de se couvrir de gloire.

## LA PSYCHANALYSE N'EN EST PLUS LA

Les défenseurs à tous crins de la psychanalyse répliquent souvent que ces critiques sont connues depuis belle lurette et que dans tous les cas, elles sont obsolètes. La psychanalyse à laquelle elles s'adressent n'existe tout simplement plus. Ayant subi, comme toute discipline, une évolution en matière de connaissances et de pratiques, la psychanalyse d'aujourd'hui n'aurait ainsi plus rien à voir avec celle de Freud. Est-ce vraiment le cas ?

Il serait surprenant que tous les ouvrages encore publiés à propos de Freud s'en tiennent à une perspective historique sans en promouvoir l'approche. Comme l'on montré les nombreux ouvrages critiques de la théorie freudienne ainsi que l'analyse de *Les patients de Freud*, qui examine en quelque sorte les fondements de la psychanalyse, les arguments contre la psychanalyse inventée par Freud reposent sur des faits historiques. Cette critique montre qu'il s'agit d'une mystification érigée sur les mensonges, sur les escroqueries intellectuelles de Freud, sur l'absence totale de toutes données cliniques dignes de ce nom et sur la propagande mystificatrice de ses séides. Affirmer, dans ces circonstances, que la psychanalyse aurait évolué pour devenir une discipline aujourd'hui scientifiquement fondée équivaudrait à prétendre que l'astrologie est maintenant scientifique parce qu'elle utilise l'ordinateur. Cela supposerait surtout que les psychanalystes dits

modernes seraient fort éloignés de la démarche initiale de Freud, sinon en rupture avec ses principes.

Cette troisième partie couvre trois thèmes. Premièrement, nous évoquerons le fait que le passé est souvent garant de l’avenir. Deuxièmement, nous montrerons que les changements survenus dans la théorie psychanalytique ressemblent plus à des révolutions de palais qu’à de réelles évolutions scientifiques fondées sur des données empiriques fiables. Troisièmement, le manque de rigueur dans les changements survenus sera illustré entre autres éléments par les écrits de Lacan, de Dolto et de Bettelheim. Enfin, dans la quatrième partie, nous nous interrogerons sur la pertinence de la tentative de rapprochement entre la psychanalyse et la neuropsychologie qui a débouché sur la création de la neuropsychanalyse.

**Le passé garant de l’avenir**

Le passé étant souvent garant de l’avenir, les propos qu’Ernest Jones confiaient au comité secret réuni le 26 octobre 1920 s’appliquent parfaitement à la situation actuelle : « Sur la base de divers rapports que j’ai eus dernièrement d’Amérique et de la lecture de la littérature récente, je suis au regret de dire que j’ai une très mauvaise impression de [la] situation là-bas. Tout et n’importe quoi passent pour de la *Ψα* (*everything possible passes under the name of Ψα*), pas seulement l’adlérisme et le jungisme, mais n’importe quelle sorte de psychologie populaire ou intuitive. Je doute qu’il y ait six personnes en Amérique qui puissent dire quelle est la différence essentielle entre Vienne et Zurich, du moins clairement » (Wittenbeg & Teugel, 1999, p. 118 in Borch-Jacobsen & Shamdasani, 2006, p. 435).

Borch-Jacobsen et Shamdasani soulignent que le constat de Jones n’a rien perdu de son actualité et que “l’évolution” de la psychanalyse ne s’est finalement limitée qu’à l’apprêter à toutes les sauces :

> « Si en 1920, Ernest Jones notait que le public n’avait qu’une idée des plus vagues de ce qu’était la psychanalyse et de ce qui la distinguait d’autres approches […], quatre-vingt-cinq ans plus tard, la situation n’a guère changé : “n’importe quelle sorte de psychologie populaire ou intuitive”, c’est bien là ce qu’on nous sert tous les jours sous le nom de “psychanalyse”, que ce soit dans les colloques universitaires, les revues spécialisées, les magazines, à la télévision ou à la radio. Il n’est sans doute pas exagéré de dire que c’est précisément à cette confusion et à la façon dont les freudiens l’ont exploitée pour promouvoir “la psychanalyse” que celle-ci doit l’essentiel de son succès. Si elle est partout, c’est parce que tout a été arbitrairement “freudianisé”, franchisé par les psychanalystes : les lapsus, les rêves, le sexe, la maladie mentale, l’angoisse et le mal-être, la psychothérapie, la mémoire, la biographie, l’histoire, le langage, la pédagogie et l’enseignement, les relations conjugales, la politique. […] Mais si la psychanalyse est tout et n’importe quoi, de quoi parle-t-on à la fin ? Qu’aura donc été la psychanalyse au XX^e^ siècle ? *Rien* – ou si peu : c’est précisément parce qu’elle a depuis toujours été parfaitement vague et flottante, parfaitement inconsistante, que la psychanalyse a pu se propager comme elle l’a fait et creuser sa petite “niche écologique”,

> comme dit Ian Hacking, dans les environnements les plus divers. N'étant rien en particulier, elle a pu tout envahir. La psychanalyse est comme le symbole zéro dont parle Lévi-Strauss : c'est un "truc", un "machin" qui peut servir à désigner n'importe quoi, une théorie vide dans laquelle il est loisible de fourrer ce qu'on veut » (Borch-Jacobsen & Shamdasani, 2006, p. 435-436).

La même année de la déclaration de Jones au comité secret, Dunlap (1920) constate la parenté de la psychanalyse avec la doctrine du mysticisme, comme il le suggère dans sa préface de *Mysticism Freudianism and Scientific Psychology* :

> « Au cours de la dernière décennie, nous avons assisté à un prodigieux regain de popularité de la philosophie mystique et du spiritisme, qui s'accompagne de la propagation de ce qu'on appelle la nouvelle psychologie de Freud et de ses disciples. D'abord issue du milieu médical, elle prétend s'appliquer aujourd'hui à l'ensemble des activités humaines. Différents auteurs ont attribué au contexte de la guerre le développement des mouvements spirites; peut-être la guerre, avec ses profonds bouleversements psychologiques et spirituels, y a-t-elle effectivement contribué […] Démontrer qu'il ne s'agit pas d'un simple hasard si les librairies classent côte à côte, sur leurs étagères, des livres traitant de ces trois sujets, constitue en partie l'objectif du présent ouvrage. Que les clients qui bouquinent sur l'un de ces sujets s'intéressent aux deux autres s'explique par la cohésion que les trois possèdent entre eux. Tous portent atteinte à l'existence même des sciences biologiques; une attaque que la psychologie scientifique est seule en mesure de combattre. En dirigeant leurs principales critiques contre les méthodes et les résultats de la psychologie scientifique, chacun d'eux le reconnaît implicitement. Le devoir du psychologue est-il ainsi d'éclairer le public sur la vraie nature de ces trois sirènes » (p.7-8).

Malheureusement pour les psychanalystes, la situation se perpétue depuis ce bilan de Dunlap. Lors de la mesure de l'espace consacré à la science et aux pseudosciences en 2001 (55 librairies) et en 2011 (72 librairies), l'un de nous a pu constater que les ouvrages de psychologie, sérieux ou non, côtoient allègrement les ouvrages d'ésotérisme, de phénomènes paranormaux, de psychologie populaire et de psychanalyse, particulièrement jungienne (Larivée, 2002 ; Larivée, Sénéchal, Miranda, & Vaugon, soumis).

Certes, beaucoup de psychanalystes ne parlent plus aujourd'hui de l'envie du pénis de la petite fille ou de la peur de la castration du petit garçon et autres théories du même calibre. Mais laisser tomber les éléments les plus saugrenus de la théorie n'implique pas, *ipso facto*, que le reste de la théorie a par le fait même évolué. Quoi qu'il en soit, la création de Freud a fini d'ailleurs par rapidement désigner tout et n'importe quoi dans le domaine de la psychologie populaire.

**Évolution scientifique ou révolutions de palais[9] ?**

Freud a remanié ses théories à quelques reprises. On doit cependant s'attendre à ce que les changements apportés à une théorie scientifique digne de ce nom découlent de réfutations clairement établies ou de nouvelles observations qui permettent de la reformuler, mais non de changements de conceptions personnelles pour mieux se sortir de l'impasse de certains échecs thérapeutiques. Or, sauf erreur, ses modifications théoriques ont toujours précédé les observations cliniques, une démarche contraire à la méthode scientifique.

Sulloway (1981) et Scharnberg (1993a, b) ont montré que le moteur des nombreux remaniements de la théorie freudienne relevait plus de la passion personnelle pour de nouvelles idées que d'observations qui auraient contredit la théorie en place. Cette absence de critères de réfutation pour juger de la valeur de la théorie peut conduire à des abus. N'en est-il pas ainsi de la réponse donnée par Lacan (1977) quant à la nature de la clinique psychanalytique ? « Ce n'est pas compliqué. Elle a une base – C'est ce qu'on dit dans une psychanalyse. En principe, on se propose de dire n'importe quoi, mais pas de n'importe où – de ce que j'appellerai pour ce soir le dire-vent analytique [...] On peut aussi se vanter, se vanter de la liberté d'association, ainsi nommée [...] (p. 7). Évidemment, je ne suis pas chaud-chaud pour dire que quand on fait de la psychanalyse, on sait où on va. La psychanalyse, comme toutes les autres activités humaines, participe incontestablement de l'abus. On fait comme si on savait quelque chose » (p. 10).

Avec de tels aveux, il n'est guère surprenant que les psychanalystes vivent leurs « révolutions scientifiques » comme des schismes à partir d'interprétations divergentes qu'aucune observation empirique ne peut trancher. Le ton passionnel des affrontements internes des groupes psychanalytiques depuis les débuts de la psychanalyse racontés avec moult détails par Debray-Ritzen (1972, 1991), Masson (1988), Scharnberg (1993a, b), Torrey (1992) et Van Rillaer (1981), en constituent d'éloquents exemples. En France entre autres aléas, les psychanalystes d'obédience freudienne ont traversé quatre importantes scissions sur une période de quinze ans (voir Sédat, 1980a pour les détails historiques).

En 1953, quelques psychanalystes, Lagache en tête, démissionnent de la Société psychanalytique de Paris et fondent la Société française de psychanalyse qui éclatera à son tour en 1964. Lacan fonde alors l'École freudienne de Paris. Celle-ci est rapidement affectée par un double schisme qui donne lieu à deux nouvelles écoles l'Association psychanalytique de France en 1965 et le Quatrième groupe en 1968. Enfin, au début de l'année 1980, Lacan dissout son École afin de lutter contre les déviations et les compromissions que l'École freudienne de Paris a nourries. Dès lors, les anciens membres sont invités à faire acte d'allégeance, permettant ainsi à Lacan d'éliminer les hérétiques et de regrouper ses vrais disciples. Après sa mort en 1981, ceux-ci se disputent néanmoins son héritage, et leurs conflits sont à ce point violents que la justice doit s'en mêler. De tels événements ne

---

[9] Une partie de cette section a paru dans Larivée (1997).

ressemblent guère aux pratiques d'une authentique communauté scientifique, mais bien davantage à un phénomène de mode (Bouveresse-Quillot & Quillot, 1995).

## Quelques exemples modernes inspirés de Lacan, Dolto et Bettelheim[10]

### Lacan

De toute évidence, les psychanalystes modernes ont compris que les performances littéraires de Freud étaient rentables. Que Freud ait eu des intuitions ou se soit appuyé sur de pures spéculations concernant le déterminisme psychique pour établir sa théorie, soit, mais ladite théorie manque de faits. Si l'absence d'une rigueur minimale disqualifie ses méthodes d'investigation du point de vue scientifique, concédons toutefois que Freud semblait malgré tout à la recherche de faits, au point même de les inventer. Aujourd'hui plusieurs psychanalystes semblent beaucoup moins intéressés par les faits, obnubilés qu'ils sont par l'intersubjectivité, celle-ci étant invérifiable et à l'abri de toute intervention critique puisque le seul outil d'évaluation réside dans l'analyse elle-même. Or l'analyse n'étant pas testable, ils ne cherchent plus de faits ni n'en inventent : ils s'installent à demeure dans le discours. L'adage selon lequel « l'interprétation est toujours plus vraie que les faits » est malheureusement plus vrai que jamais! Ainsi, les lacaniens excellent-ils à manier les jeux de langage au détriment de l'observation et de l'expérimentation croyant mettre le doigt sur l'essentiel de l'être. Ils ont ainsi réussi à convaincre à peu près tout le monde que la psychanalyse détient les clés de l'interprétation de tous les troubles psychologiques. Ce tour de force est d'autant plus pernicieux qu' « aucun cas de clinique psychanalytique n'a été publié par Lacan » (Bénesteau, 2002, p. 318) et que les interprétations psychanalytiques n'obéissent à aucune règle empiriquement vérifiable. En évitant de se soumettre au verdict des faits, les psychanalystes peuvent ainsi triturer à qui mieux-mieux les concepts pour imprimer à leur discours une apparence de cohérence théorique. Les constructions interprétatives, conceptualisées dans l'intersubjectivité si chère aux psychanalystes, permettent alors de faire « flèche de tout bois » : l'analyste peut ainsi donner du sens (le sien) à ce qui, au départ, ne semble pas en avoir. Qu'un même fait entraîne deux ou plusieurs interprétations différentes ou contradictoires ne dérange guère les psychanalystes, ni d'ailleurs les astrologues.

À cet égard, certains psychanalystes sont passés maîtres dans le recours aux hypothèses *ad hoc* leur permettant ainsi de valider leur théorie, quels que soient les faits. Ainsi on peut contester la valeur heuristique d'une théorie qui permet de prédire à la fois qu'une réaction agressive peut soit être dirigée contre l'agent d'une frustration, soit déplacée sur un tiers, soit retournée contre soi-même ou encore inhibée et transformée en indifférence, sinon en dévouement, puisqu'elle est nécessairement compatible avec toutes les observations. Une théorie qui a réponse à tout n'explique rien (Bouveresse-Quillot & Quillot, 1995). Autrement dit, la valeur heuristique d'une hypothèse est nulle si sa formulation est nécessairement compatible avec toutes les observations ultérieures possibles.

---

[10] Une partie du contenu consacré à Lacan et à Dolto a déjà été publiée dans Larivée (1997, 1999).

À la vérification des faits empiriques, doublée des efforts méthodologiques qu'elle exige, les psychanalystes préfèrent discourir sur les concepts ou faire des jeux de mots. Lorsque le psychanalyste Case (in Shevrin, 1995) affirme d'une part que seule la méthode psychanalytique donne accès au fonctionnement intrapsychique et, d'autre part, que seuls le psychanalyste et l'analysé sont habilités à juger de la réussite ou de l'échec de la thérapie sans autre contrôle externe, il se situe hors de la science. Alors que les scientifiques s'efforcent de rendre leurs hypothèses opérationnelles de manière à ce qu'elles soient réfutables, les psychanalystes se contentent de proclamer la scientificité de la psychanalyse à partir d'une description du fonctionnement interne de la cure analytique (Bouveresse, 1992).

La large audience de la psychanalyse tient probablement aussi à un double tour de force pour le moins suspect. Premièrement, comme l'ont dénoncé Sokal et Bricmont (1997), certains psychanalystes « importent des notions de sciences exactes dans les sciences humaines sans en fournir la moindre justification empirique ou conceptuelle […] et exhibent une érudition superficielle en jetant sans vergogne des mots savants à la tête du lecteur et dans des contextes où ils n'ont aucune pertinence » (p. 14).

Sans se prononcer sur le contenu proprement psychanalytique des travaux de Lacan, Sokal et Bricmont (1997) se contentent « d'analyser certaines de ses nombreuses références aux mathématiques » (p. 25). L'intérêt de Lacan pour les mathématiques porte surtout sur la topologie, branche des mathématiques qui concerne la propriété des surfaces : « on peut montrer qu'une coupure sur un tore correspond au sujet névrotique » (p.26). Lorsqu'on l'interroge pour savoir si l'utilisation de cette topologie est au mieux une analogie pour expliquer la vie de l'esprit, Lacan répond : « ce n'est pas une analogie […] Ce tore existe vraiment et il est exactement la structure du névrosé. Ce n'est pas une analogie ; ce n'est pas même une abstraction, car une abstraction est une sorte de diminution de la réalité, et je pense que c'est la réalité » (Lacan, 1970a, p. 192-196 dans Sokal & Bricmont, 1997, p. 26-27). L'exemple du tore n'est pas isolé. Sokal et Bricmont citent un ensemble d'objets topologiques (ruban de Moebius, spire, bouteille de Klein) ou de termes mathématiques (espace, borné, fermé, topologique) auxquels Lacan recourt sans se soucier de leur signification habituelle et surtout sans rendre compte de leur pertinence dans le domaine de la psychanalyse.

Deuxièmement, les mêmes psychanalystes « manipulent des phrases dénuées de sens et se livrent à des jeux de langage qui donnent lieu à une véritable intoxication par les mots combinée à une superbe indifférence pour leur signification habituelle » (Sokal et Bricmont, 1997, p.15). C'est ainsi qu'ils répandent leur façon de voir en empruntant une part de leur vocabulaire à la vie quotidienne tout en réservant aux initiés le sens profond, mais néanmoins arbitraire, des textes fondateurs. Les écrits lacaniens représentent à ce titre une perle rare : on ne peut les pénétrer qu'à l'aide d'une véritable herméneutique dont seuls quelques élus détiennent la clé. De plus, peu soucieux du fait qu'un mot se révèle d'autant plus pauvre en informations qu'il est riche de sens divers, les psychanalystes en consacrent certains auxquels ils attribuent de multiples significations, augmentant ainsi une confusion dont ils restent évidemment les seuls à pouvoir élucider. Leurs jeux d'homonymes, leur manie des termes allemands cités inutilement, la

surenchère des guillemets et l'abus de majuscules (par exemple, l'Autre, le Sujet) accentuent le caractère impénétrable de leur savoir singulier, sinon impérialiste ou, pire, ésotérique.

Le problème du sens multiple attribué à un même mot revient dans les critiques de la psychanalyse depuis son origine. Dès les premières décennies du vingtième siècle, les auteurs critiques de la doctrine avaient noté cet artifice discursif, le dénonçant comme un procédé frauduleux, apte à mystifier (voir l'encadré 4).

**Encadré 4 – Deux propos anciens (1916 et 1920) encore actuels.**

« Une bonne partie de la combine, pour amener le domaine neuromédical vers le freudisme, consiste à attribuer plusieurs significations différentes à un même mot. Le terme que j'évoque – libido – fut d'abord utilisé dans son sens réel, mais dans les formes plus récentes de la doctrine, il en est venu à signifier (entre autres) les concepts de "nature inconnue", d'énergie de vie hypothétique, "d'énergie cosmique ou de désir" et aussi (bien sûr!) l'élan vital de Bergson. […] Une fois que l'on s'est convaincu qu'un mot, ayant au départ une signification bien connue, peut facilement signifier n'importe quoi d'autre, il n'y aura manifestement aucune difficulté pour prouver tout ce que l'on veut » (Ladd-Franklin, 1916, p. 373-374).

« Le faux raisonnement utilisant deux sens différents d'un même mot débouche sur l'erreur logique très bien connue de l'ambiguïté du moyen terme : une des astuces préférées de la grande confrérie des penseurs malhonnêtes. En insistant tantôt sur un sens du mot, tantôt sur l'autre, on peut facilement exécuter des sauts équivoques et appliquer un raisonnement ayant une bien plus grande portée que ce que la logique pure autoriserait autrement. […] Lorsque le Freudien recourt à l'ambiguïté du moyen terme dans ses analyses, il aboutit à des interprétations captieuses répondant à son désir de disposer d'un savoir facile et définitif qui le dispense de rechercher une véritable explication scientifique » (Dunlap, 1920, p. 97).

La citation suivante devient à cet égard particulièrement éloquente. Après avoir longuement discouru sur le rôle psychanalytique des nombres imaginaires, Lacan conclut : « c'est ainsi que l'organe érectile vient à symboliser la place de la jouissance, non pas en tant que lui-même, ni même en tant qu'image, mais en tant que partie manquante à l'image désirée : c'est pourquoi il est égalable au $\sqrt{-1}$ de la signification plus haute produite, de la jouissance qu'il restitue par le coefficient de son énoncé à la fonction de manque de signifiant : (-1) » (Lacan, 1971a, p. 183-185 dans Sokal & Bricmont, 1997, p. 32). Que dire de plus? Non seulement tout cela reste incompréhensible, mais les analogies entre concepts mathématiques et psychanalytiques se révèlent arbitraires, sans fondement et nullement justifiées sur le plan empirique ou conceptuel. Ces informations pourraient-elles être utiles aux hommes qui souffrent d'impuissance et, du coup, leur économiser leurs doses de Viagra ou les conseils d'un sexologue?

### Dolto

Même si les écrits de Dolto sont plus accessibles à un large public et ont pu à l'occasion aider quelques parents, ils ne sont malheureusement pas exempts d'élucubrations lacano-freudiennes. Ainsi, avec une imperturbable assurance, elle affirme que de nombreux échecs scolaires résultent de ce que le « li-vre » évoque chez l'enfant le lit parental, et les rapports arithmétiques, les rapports sexuels. « Mais d'abord le mot "lire" est un mot qui, pour certains enfants, éveille quelque chose de totalement tabou : c'est le lit conjugal des parents. Au moment ou l'enfant est en train d'élaborer son interdit de l'inceste, le verbe du "lit" que leur paraît être le mot "lire" rend ce mot banni, et les activités qui entourent le fait de lire sont quelque chose qui le met dans un très grand trouble. Bien sûr, les maitresses d'école ne le savent pas et cela doit rester inconscient » (Dolto, 1990, p. 19). « Les mots de "lire" et "écrire", pour certains enfants, sont des signifiants inconscients de l'union sexuelle dont on ne leur a pas clairement parlé et qui, à cause de cela, les empêchent de dépasser le trouble que ces mots induisent dans leur vie imaginaire. Leur curiosité, quelle qu'elle soit, leur semble coupable... Expliciter le sens de ce mot de "lire" et de ce mot "d'écrire", par rapport aux incidents dans le couple des parents et à la vie génitale des parents, levait le voile... ». Dolto ne savait-elle pas que des enfants d'une autre langue que le français peuvent présenter des problèmes de lecture et que, par conséquent, son jeu de mots n'a aucune valeur diagnostique et encore moins scientifique? Dans la même veine, cette fois sous l'angle mathématique, Dolto poursuit : « Le calcul étant tout ce qui se passe autour des nombres et des "opérations". La multiplication : comment un et un, dans la vie quelquefois ça fait trois au lieu que un et un ça fasse deux quand c'est des choses. Comment un tout seul (avec une maman toute seule) on soit (on est, on naît) tout d'un coup trois, parce que maman a un bébé sans qu'il y ait un "papa" » (Dolto, 1990, p. 38-39). On aurait enfin la racine (carrée) de tous les problèmes d'apprentissage en mathématiques!

Par ailleurs, dans *Le cas Dominique*, Dolto (1974) raconte l'histoire d'un enfant de quatorze ans, effrayé par les objets qui tournent (ex. : bicyclettes, manèges). La célèbre psychanalyste avait découvert, d'une part, comment Dominique dominait sa mère au point de devenir le phallus de maman et, d'autre part, combien la naissance de sa soeur Sylvie avait été catastrophique. En effet, « toute l'image dynamique semble être la signalisation de l'existence de Dominique en tant qu'il est encore vivant. Mais cela pouvait être annulé... tout cela ne pouvait être pérennisé que s'il vit (or précisément voici venue... Sylvie) » (Debray-Ritzen, 1991, p. 160). Les citations psychanalytiques de Lacan et de Dolto rapportées ici illustrent que l'imposture réside à l'intérieur même de la théorie psychanalytique.

L'imposture n'est pas qu'intellectuelle et ne berne pas uniquement les disciples. Elle trompe surtout le client qui, en situation de souffrance, est encore moins en mesure de la déceler. Que les clients acceptent de se faire dire sans sourciller par Dolto que le fait qu'elle dorme pendant ses entrevues constitue « une preuve de confiance en ses clients » est plutôt inquiétant[11]. Y a-t-il beaucoup

---

[11] Information communiquée par Jean-Roch Lawrence

d'ordres professionnels qui sont prêts à inclure un tel critère dans leur code de déontologie ? De telles fantaisies interprétatives peuvent également causer un tort irréparable lorsque ces psychanalystes agissent à titre d'expert dans un procès.

À propos du rôle juridique de l'expert en psychologie, Barillon et Bensussan (2004) rapportent deux exemples de propos tout à fait inacceptables. Le premier exemple est extrait d'un rapport d'expertise rendu par un psychiatre lacanien, « chargé par un juge de donner un avis sur la personnalité d'un père accusé d'inceste » (p. 163). L'expert lacanien présente alors des éléments qu'il considère accablants pour l'accusé.

> « Notons que Monsieur X a prénommé son fils Jason, ce qui n'est pas sans évoquer "J'ai un fils", si l'on sépare la première syllabe, "j'ai" de la seconde, "son", c'est-à-dire fils en anglais… » Plus loin : « Nous remarquons que le sujet arbore un tatouage sur son épaule gauche : le dessin représente trois fleurs : il nous explique qu'il s'agit d'une rose, d'une marguerite et d'une éphémère. Un "effet mère" ? » (p. 163).

Barillon et Bensussan (2004) ne manquent pas de conclure que « les rapports d'expertise gagneraient à être expurgés d'interprétation aussi délirantes. Et que les ténèbres qui entourent souvent l'acte criminel ne risquent guère d'être percées par l'éclairage de tels "ex-pères"… » (p. 163) !

Le deuxième exemple est tiré du rapport d'un psychanalyste freudien au sujet d'une :

> « femme auteur d'un crime passionnel, accusée d'avoir poignardé son mari. Précisons que la coupable avait été victime d'inceste dans son enfance. L'expert n'a pas manqué de souligner l'importance de ce traumatisme originel dans la compréhension et la genèse de l'acte criminel, assénant à la barre de la cour d'assises cette interprétation fulgurante : "Monsieur le Président, ce n'est pas un couteau que Madame X a planté dans le cœur de son mari. C'est le sexe de son père !" Personne ne cilla. Les circonstances atténuantes venaient d'être magistralement attribuées… » (p. 167).

Outre le témoignage de ces experts, les analyses des psychanalystes modernes ne sont pas en manque d'explications. L'encadré 5 constitue un bel exemple d'errance interprétative.

**Encadré 5 – L'envers du dessin**

Au début des années 2000, je coordonnais les services de psychologie dans un centre jeunesse en périphérie de Montréal. L'un de nos mandats consistait à offrir des traitements de psychothérapie à des enfants dont l'efficacité ne faisait pas l'unanimité parmi les psychologues de l'équipe. D'un côté, les "psy" d'orientation analytique prétendaient soigner ces jeunes enfants "négligés" en leur donnant accès au monde imaginaire et à leurs émotions. De leur côté, les "psy" de l'approche comportementale mettaient en doute la valeur

de ce traitement et préféraient une approche cognitive davantage orientée sur l'apprentissage de nouvelles stratégies.

Françoise (nom fictif), l'une des psychologues de l'équipe tenait à tout prix à me convaincre que la thérapie psycho-dynamique avec les enfants apportait des résultats significatifs. Elle appuyait sa propre conviction sur un résultat impressionnant de son approche auprès de la petite Fannie (nom fictif), 8 ans, dont voici le compte-rendu. Françoise se précipite à mon bureau pour me montrer un dessin que venait de lui remettre Fannie en lui disant ; « Tiens Françoise ! C'est pour toi, je te donne ce joli cadeau, mais tu dois l'ouvrir juste quand je serai partie ». En ouvrant l'enveloppe, Françoise découvre le dessin que vient de lui remettre Fannie. Elle se met alors à interpréter son contenu associant divers éléments au douloureux passé de l'enfant, marqué par de nombreux placements, des abandons, des épisodes de négligence, de violence et d'abus.

Impressionné par l'interprétation que venait de me livrer Françoise, je suis resté bouche bée jusqu'au moment de lui remettre le dessin. Je remarquai alors derrière celui-ci les mots suivants : « à toi Fannie de Xavier, 6 ans ». J'ai demandé à Françoise qui était Xavier. « C'est le garçon naturel des parents de la famille d'accueil où réside Fannie depuis 3 ans », m'a-t-elle murmuré. Je vous laisse imaginer la réaction de Françoise à la lecture de la dédicace…
Gilles Bergeron, ps.éd.

**Bettelheim**[12]

L'analyse des contes de fées par les psychanalystes est une belle illustration de leur propension à donner un sens – le leur – à la réalité. Par exemple, pour Von Franz (1990), un adepte de Jung, les contes de fées ne sont rien d'autre que l'expression des processus psychiques de l'inconscient collectif. En ce qui concerne le *Chaperon rouge*, Fromm (1951) est d'avis que si le loup dévore le Petit Chaperon rouge, c'est pour la punir de « s'être écartée du droit chemin et d'avoir mis en danger sa virginité représentée par le petit pot de beurre ». De son côté, Robert Gessain déclare que le Petit Chaperon rouge est un « petit pénis à tête rouge » qui est englouti par le « vagin dent » qu'est la « grand-mère loup » (Lauzier-Déprez, 1965).

Par ailleurs, après une minutieuse analyse de certains éléments psychopathologiques dans la vie de Charles Perrault, Lauzier-Deprez (1965) conclut que, dans la version de Perrault, le petit Chaperon rouge, c'est Perrault lui-même. S'il se présente sous la forme d'une fillette, c'est pour se défendre contre son homosexualité, et l'ajout d'un bonnet rouge, symbole des menstruations, lui permet d'affirmer sa féminité. Qui plus est, quand le Petit Chaperon rouge arrive à la maison de la grand-mère, le loup lui demande de coucher avec lui, ce qui serait

---

[12] Le contenu de cette section est basé en partie sur une publication de Larivée et Sénéchal (2011).

la projection du désir de Perrault de coucher avec son père. Enfin, quand le loup mange le Petit Chaperon rouge, l'enfant prend la place de la mère dans la scène primitive et réalise son désir homosexuel sous la forme régressive de la dévoration par le père (Castet-Stioui, 1992).

Avec *Psychanalyse des contes de fées*, Bettelheim (1976), qui se situe dans une application orthodoxe de la psychanalyse freudienne à l'éducation, est d'avis que la lecture des contes de fées favorise le développement affectif et cognitif de l'enfant tout en ayant des effets thérapeutiques. Illustrons sa position avec la notion du complexe d'Œdipe, un pilier de la théorie freudienne, dont il se réclame abondamment dans son ouvrage. Ainsi, le conte du Petit Chaperon rouge précipiterait, sous forme symbolique, « la petite fille dans les dangers que représentent les conflits œdipiens pendant la puberté » (Bettelheim, 1976, p. 220). En se laissant séduire par le loup, qui n'est autre que « le séducteur mâle [qui] représente aussi les tendances asociales animales qui agissent en nous » (p. 221), le Chaperon rouge oublierait « les principes vertueux de l'âge scolaire qui veulent que l'on "marche droit", comme le devoir l'exige » (p. 220). Ce faisant, « notre héroïne retourne au stade œdipien de l'enfant qui ne cherche que son plaisir » (p. 221). Pour appuyer son analyse, Bettelheim signale que « tout au long du conte et dans le titre comme dans le nom de l'héroïne, l'importance de la couleur rouge, arborée par l'enfant est fortement soulignée », puisque « le rouge est la couleur qui symbolise les émotions violentes et particulièrement celles qui relèvent de la sexualité » (p. 221). De toute évidence, Bettelheim ignore que la coiffure rouge portée par la fillette existe seulement dans la version de Perrault (Lauzier-Déprez, 1965).

Par ailleurs, discutant des différences entre *Blanche-Neige* et *Boucle d'Or*, Bettelheim conclut que : « Blanche-Neige est une enfant plus âgée qui est en proie à une phase particulière de ses conflits œdipiens non résolus : ses relations ambivalentes avec sa mère. Boucles d'Or est une préadolescente qui essaie de faire face à tous les aspects de la situation œdipienne. Cela est symbolisé par le rôle significatif que joue le chiffre trois dans l'histoire. Les trois ours forment une famille heureuse où tout se passe dans une telle harmonie qu'ils ignorent tout des problèmes sexuels et œdipiens. [...] Dans l'inconscient, le chiffre trois représente le sexe, pour la simple raison que chacun des sexes a trois caractéristiques sexuelles visibles : le pénis et les testicules pour l'homme, la vulve et les deux seins pour la femme. Le chiffre trois représente également le sexe pour l'inconscient d'une façon toute différente : il symbolise la situation œdipienne qui implique l'interrelation profonde de trois personnes, relations qui, comme le montrent l'histoire de Blanche-Neige et bien d'autres, sont fort empreintes de sexualité » (p. 275-276).

Nous pensons que les vertus thérapeutiques accordées par Bettelheim aux contes de fées pour résoudre le conflit œdipien ne sont nullement justifiées et ce, pour aux moins trois raisons : l'origine du complexe d'Œdipe, des données empiriques et les travaux des hellénistes.

### *L'origine du complexe d'Œdipe*

Le 21 septembre 1897, Freud écrit une lettre capitale à son ami Wilhelm Fliess, dans laquelle il lui révèle le "grand secret" : « Je ne crois désormais plus en ma *neurotica* (théorie des névroses) ». La première raison de cet abandon, c'est « sa continuelle déception de ses efforts à mener une seule analyse à une véritable conclusion ». Autrement dit, il se rend à l'évidence que sa méthode thérapeutique ne fonctionne absolument pas, ce qui équivaut à l'échec de ses dix dernières années de travail. Mais il n'ira pas crier la nouvelle sur tous les toits, ajoute-t-il dans cette lettre, et l'on peut aisément comprendre pourquoi. À deux reprises, il a déjà annoncé publiquement des succès thérapeutiques à l'aide de cette méthode, qu'il constate aujourd'hui inefficace : en 1895, dans *Études sur hystérie*, où lui et Breuer présentaient cinq cas de guérison complète grâce à leur méthode (Anna O. par Breuer et quatre autres par Freud), puis le 21 avril 1896 devant la Société de neurologie et de psychiatrie de Vienne où il présente pour la première fois sa théorie de la séduction et prétend disposer de dix-huit cas guéris grâce à la méthode améliorée de Breuer.

Or, nous savons, et Borch-Jacobsen le montre éloquemment dans *Les patients de Freud*, qu'aucun des 23 premiers cas traités par la méthode de Freud ne fut guéri, et qu'il était conscient de son mensonge. Avouer au grand jour qu'il ne croyait désormais plus à sa théorie de la séduction revenait à confesser deux mensonges relatifs à de faux succès thérapeutiques, ce qui l'aurait mis dans un sérieux pétrin. En fait, l'histoire de la psychanalyse aurait dû se terminer là. Puisque Freud réalisait que sa méthode thérapeutique ne fonctionnait pas et que ses échecs invalidaient ses théories, tout homme de science le moindrement honnête aurait abandonné l'aventure ici. Mais coincé par ses mensonges, Freud ne peut rien avouer publiquement. Que faire alors ? Il décide d'abord de ne plus parler de sa théorie présentée en avril 1896 ; il la laisse graduellement tomber dans l'oubli pendant huit ans. Puis en 1905, dans *Trois essais sur la sexualité*, Freud suggère pour la première fois que sa théorie de 1896 devait être révisée. En 1914, dans *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, et à nouveau en 1925 dans son *Étude autobiographique*, il racontait une version des événements à la base de sa théorie de 1896 qui ne correspond pas à ce qui s'était réellement passé presque vingt ans plus tôt. Dans ces deux textes, il présente maintenant sa théorie de 1896 « comme une idée erronée qui aurait pu être fatale à la jeune science ». Il produit une version modifiée des faits, celle qui allait passer à l'histoire. Sous l'influence de son procédé technique utilisé à l'époque, la majorité de ses patientes auraient soi-disant retracé des scènes de leur enfance au cours desquelles elles avaient été sexuellement abusées par une personne adulte, presque toujours le père. Mais lorsqu'il fut obligé de reconnaître que ces scènes ne s'étaient jamais produites et n'étaient que des fantasmes fabriqués par ses patientes, il se retrouva complètement perdu pendant un moment, pour finalement se ressaisir et comprendre qu'il venait de découvrir le complexe d'Œdipe. Freud, en habile romancier, présente dès lors toute l'affaire non pas comme la conséquence de ses mensonges, de ses méthodes d'investigation stériles et de ses théories purement spéculatives, mais comme l'une des nombreuses fausses pistes empruntées par tous les hommes de génie cheminant vers leur objectif ultime, dans ce cas-ci la découverte du complexe d'Œdipe.

Sans entrer dans une démonstration complète des contradictions entre les différentes présentations de la théorie tout au long de la vie de Freud, soulignons tout de même que le problème avec cette version des faits, c'est que les patientes venues en analyse n'avaient jamais reproduit spontanément de telles scènes d'abus sexuel. En 1896, dans son texte *Étiologie de l'hystérie*, il écrivait plutôt : « Avant qu'ils ne viennent en analyse, les patients ne savent rien de ces scènes. Ils sont généralement indignés si nous les prévenons que de telles scènes vont surgir. Seule la plus forte contrainte du traitement peut les inciter à entreprendre leur reproduction. Tandis qu'ils se remémorent en conscience ces expériences infantiles, ils souffrent des plus violentes sensations dont ils ont honte et qu'ils essaient de dissimuler; et même après qu'ils les ont revécues d'une manière si convaincante, ils tentent encore de les nier, en accentuant le fait que, contrairement à ce qui se passe dans le cas d'autres matériels oubliés, ils n'ont pas le sentiment de se souvenir de ces scènes ». Ainsi que l'écrivent Borch-Jacobsen et Shamdasani (2006, p. 217), « parler de *souvenir* à propos de ces scènes extorquées à coups d'interrogatoires et d'admonestations autoritaires est une aimable plaisanterie ». Il n'y avait pas de souvenirs, pas plus qu'il n'y avait de fantasmes fabriqués par le patient. C'est Freud qui recycle des souvenirs imaginaires en fantasmes non moins fictifs. Le complexe d'Œdipe n'eut qu'une fonction dans l'édification de la supercherie psychanalytique : éviter à Freud d'avouer ses mensonges et conséquemment de se déshonorer. La crédulité de ses disciples qui allaient le suivre sur ce chemin ne devient dès lors que plus patente.

### *Quelques données empiriques*

En adoptant un point de vue freudien classique, Bettelheim passe sous silence – ou peut-être les ignorait-il – les données empiriques disponibles lors de la rédaction de *Psychanalyse des contes de fées*. En effet, dès 1943, Sears, après avoir passé en revue les données empiriques sur les manifestations du complexe d'Œdipe, qualifie la conception freudienne de « grotesquerie » (p. 136). Pour leur part, Fisher et Greenberg (1977), après avoir passé en revue les relations entre la pathologie mentale et le complexe d'Œdipe, concluent : « il n'y a pas d'étude qui ait pu établir une corrélation, même faible, entre la perturbation des relations œdipiennes et une symptomatologie névrotique dans la suite de l'existence » (p. 218). Plus de cinquante ans après la publication de Sears (1943), deux psychologues allemands, W. Greve et J. Roos (1996), dans *La fin du complexe d'Œdipe : arguments contre un mythe*[12], montrent, une fois de plus, que le complexe d'Œdipe est une pure invention. Pour ce faire, ils ont testé 61 garçons et 67 filles âgés de trois à neuf ans, ainsi que leurs parents. Pour éviter de contaminer les réponses des enfants quant au tabou de l'inceste, ils ont évité les questions directes, préférant noter leurs réactions à des tests fondés sur des entretiens projectifs ou des récits. Les deux chercheurs « ont eu la surprise de constater qu'à l'âge "phallique" ou "œdipal", 81,5 % des enfants, indépendamment du sexe, jugeaient leur mère "gentille" et 78,5 % leur père "gentil" » (p. 28). Autrement dit, aucun des enfants n'idéalisait le parent du sexe opposé et n'éprouvait d'hostilité à l'égard du parent de même sexe. « Quant

[13] L'ouvrage de Greve et Roos n'est pas disponible en français. Les résultats de leur recherche ont, toutefois, été présentés par Deleage et Vincent (1997) et Lecompte (1998).

aux propositions de mariage (“plus tard, je t’épouserai”), dont font grand cas les psychanalystes, 82,5 % des mères et 86,5 % des pères n’avaient jamais entendu leur enfant faire ce type de remarques. Qui plus est, dans la phase “œdipale”, chaque enfant s’identifiait au parent du même sexe que lui » (p. 28). Le complexe d’Œdipe est aussi remis en question par ceux-là même qui se réclament de la psychanalyse (Simon, 1991). Par exemple, sur la base d’observations effectuées au cours de son travail clinique auprès de nombreux enfants, Schrut (1994) conclut que la peur de la castration et le désir d’éliminer le père sont à peu près inexistants, sauf dans les familles gravement pathologiques.

### *Les travaux des hellénistes*

En se réclamant de la légende grecque d’Œdipe, la psychanalyse, Freud en tête, voulait souligner l’universalité du complexe d’Œdipe. En se référant au savoir ancestral recueilli dans les mythes, Freud prétendait, alors, donner un poids décisif à sa « découverte » (Vatan, 2005). Pourtant, des spécialistes de la mythologie grecque ont largement mis en doute la présence du fameux conflit sexuel dans le crime commis par Œdipe. Par exemple, l’helléniste J.-P. Vernant (1988) se demande « en quoi une œuvre littéraire appartenant à la culture de l’Athènes du Ve siècle avant J.-C. et qui transpose elle-même, de façon très libre, une légende thébaine bien plus ancienne, antérieure au régime de la cité, peut-elle confirmer les observations d’un médecin du début du XX[e] siècle sur la clientèle de malades qui hantent son cabinet ? » (p. 1). On constatera ici que la perspective freudienne fait complètement fi du contexte historique. Freud suppose, tout simplement, que le vécu œdipien existe depuis la nuit des temps et se reflète dans la pièce de Sophocle indépendamment du contexte socioculturel de l’époque. Mais il y a plus, si le destin d’Œdipe-Roi symbolise une donnée universelle que chaque humain porte en lui, « pourquoi la tragédie est-elle née dans le monde au tournant du VI[e] et du V[e] siècle ? Pourquoi les autres civilisations l’ont-elles entièrement ignorée ? » (Vernant, 1988, p. 4). D’un autre côté, que fait Freud des autres légendes et tragédies grecques qui n’ont rien à voir avec les rêves œdipiens ? Enfin, dans le cadre de la théorie psychanalytique, les rêves d’union avec la mère et du meurtre du père sont nécessairement accompagnés de sentiments de répulsion et de conduites d’autopunition. Or, Vernant note que « dans les versions premières du mythe, il n’y a pas, dans le contenu légendaire, la plus petite trace d’autopunition puisque Œdipe meurt paisiblement installé sur le trône de Thèbes, sans s’être le moins du monde crevé les yeux » (p. 5). De plus, Mullahy (1948) a montré que « dans toutes les vieilles versions du mythe, sauf une, [Œdipe] n’épouse aucunement sa mère » (p. 271).

## LA NEUROPSYCHANALYSE

À la suite de l’émergence et du succès de la neurobiologie et de la neuropsychologie, on assiste à une véritable « neurophilie » selon l’expression de Vidal (2012). La neuro s’est en effet rapidement infiltrée dans un grand nombre de secteurs de la société (Choudhury, Nagel, & Slaby, 2009 ; Racine, Waldman, Rosenbert, & Illes, 2010). On parle maintenant de neuromarketing, de neurothéologie, de neurophilosophie, de neuroéducation, de neuromodulation, de neurojustice, de neurogymnastique et de neuroéthique. Cet engouement pour les neurosciences

n'est pas sans effet pervers. Ainsi Weisberg, Keil, Goodstein, Rawson et Gray (2008) ont montré que les individus (novices ou experts) accordent d'emblée une plus grande valeur à des explications de type « neuro » même si celles-ci sont tout à fait inappropriées, voire fausses. Il n'est donc guère surprenant que certains psychanalystes aient vu dans ce nouveau champ d'expertise une aubaine même si d'autres refusent d'y adhérer, craignant la biologisation de leur approche.

Sous une dénomination empreinte de modernisme, la neuropsychanalyse offre un bel exemple du progrès illusoire allégué par les adeptes contemporains du mouvement psychanalytique. Sans doute peut-on attribuer l'essor de cette nouvelle branche de la psychanalyse à la baisse notoire de sa popularité et au désir d'un grand nombre de ses tenants de redorer le blason et d'inscrire leur discipline dans le champ de la science plutôt que dans celui des pseudosciences (Bénesteau, 2002; Bumke, 1931; Campbell, 1957; Cioffi, 1969; Debray-Ritzen, 1991; Dufresne, 2007; Dunlap, 1920; Esterson, 1993; Eysenck, 1985; Gellner, 1990; Jurjevich, 1974; Ladd-Franklin, 1916; Landis, 1941; Pinckney, 1965; Sachs, 1933; Salter, 1952; Thornton, 1986; Torrey, 1992; Van Rillaer, 1981; Webster, 1995).

Selon plusieurs auteurs, la période faste de la psychanalyse a pris fin avec le XX[e] siècle (Bénesteau, 2010 ; Dufresne, 2003 ; Paris, 2005 ; Shorter, 1996). Par exemple, à la suite d'une recherche informatisée, on a pu compter à peine quarante fois les termes « Freud » ou « psychanalyse » dans un plan de cours de l'Université Harvard (Stone, 1997). Tous les cours en question concernent les humanités, particulièrement la littérature, ce qui n'est guère surprenant vu le talent littéraire de Freud. Par ailleurs, aucun des cours ne relevait du Département de psychologie ou de l'École de médecine. En 2007, l'*American Psychoanalytic Association* voulut savoir ce qu'il en était de l'enseignement de la psychanalyse dans 150 institutions publiques et privées les plus prestigieuses des États-Unis. Leur enquête a dénombré 1175 cours qui faisaient référence à la psychanalyse. Parmi ceux-ci, « plus de 86 % étaient offerts en dehors des départements consacrés à la psychologie, et aucun n'était inscrit au programme des écoles de médecine » (Bénesteau, 2010, p. 3 ; Cohen, 2007).

Conscients de la baisse de l'intérêt pour la psychanalyse et surtout du fait que la majorité des approches en psychologie mettent l'accent sur l'obtention de données probantes pour être considérées comme valides, des psychanalystes cherchent maintenant à se situer sur le terrain de la science. Se tourner vers les neurosciences constitue une issue de secours, puisque ainsi, elle survit en donnant l'illusion de se métamorphoser, acquérant du coup le prestige et la confiance que les citoyens accordent à la science. En réalité, les psychanalystes n'ont plus guère le choix. Par exemple, ils doivent admettre désormais le fondement organique et neurologique de la dépression plutôt que de limiter la source de celle-ci aux failles affectives de la petite enfance. Des groupes de travail ont ainsi tenté de réunir à la même enseigne des tenants des neurosciences et de la psychanalyse. Étant donné leur antagonisme naturel, leurs tentatives de rapprochement ne sont pas sans heurts (Blass & Carmeli, 2007 ; Edelson, 1986 ; Karlsson, 2010 ; Mancia, 2006, 2007 ; Olds, 2012 ; Pughs, 2007 ; Solms, 2004a, 2004b, 2006 ; Wilson, 2012).

La neuropsychologue Barbara Wilson (2012) montre à quel point cette nouvelle conception de la théorie psychanalytique souffre des mêmes lacunes que l'originale et pourquoi elle s'attire conséquemment les mêmes critiques. Elle montre, à l'aide de deux cas présentés par Solms (1995 ; Kaplan-Solms & Solms, 2000), que les interprétations psychanalytiques sont parfaitement gratuites et sans support empirique.

La première patiente, victime d'un accident vasculaire cérébral hémisphérique droit (donc ayant subi un dommage neurologique réel), présente une négligence unilatérale (insensibilité aux stimuli corporel et extracorporel d'un seul côté) et une hémiplégie (paralysie d'une moitié du corps) gauche. De plus, elle souffre de dépression et éprouve une aversion pour son bras gauche paralysé. Solms, en dépit du lien incontestable entre la condition physique de la patiente et son état d'esprit, recourt aux usuelles interprétations psychanalytiques en attribuant les symptômes de la patiente à un conflit narcissique et à un problème infantile d'identification avec la mère. Wilson demande alors, à juste titre : « Comment Solms sait-il que cette explication est véridique ? S'il avait tort, comment pourrait-il s'en apercevoir ? Quelles autres explications pourrait-il avoir pour sa haine envers son bras gauche ? Pourquoi cette haine doit-elle être retracée jusque dans son enfance ? » (Wilson, 2012, p. 253).

Pour donner un minimum de fondement à son interprétation, Solms aurait dû connaître la nature de la relation entre la mère et la patiente à l'époque de son enfance. S'est-il seulement entretenu avec la mère de cette patiente ? En supposant que oui, le témoignage de la mère eût alors été en grande partie basé sur sa mémoire rétrospective de la relation avec sa fille. Or nous savons aujourd'hui qu'on ne peut se fier à la mémoire rétrospective, sujette aux reconstructions et à l'influence du présent :

> « La mémoire rétrospective est toutefois un processus de reconstruction, […] influencé par les idées actuelles que nous faisons sur la façon dont les gens se comportent, y compris nous-mêmes, par nos théories sur la stabilité et la transformation des humains, particulièrement nos théories implicites sur les causes de cette stabilité et cette transformation. […] Le processus réel de la remémoration consiste à se souvenir de fragments et de tranches du passé ("vestiges de souvenir") et à remplir les espaces vides avec ce qui "fait du sens" pour nous actuellement – même quand ces derniers sont aussi nets que les fragments retracés. Notre état présent influence aussi bien la sélection des événements concrets, le processus de remplissage, que nos théories et nos hypothèses actuelles sur ce qui a eu lieu. Notre appréciation globale de nos expériences passées – et même la "teinte affective" qui les enveloppait – sont particulièrement vulnérables à cette influence » (Dawes 1994, p. 211; traduction Éric Coulombe).

Cela étant, le "diagnostic" de Solms, si enrobé de vocabulaire neuroscientifique soit-il, relève d'interprétations gratuites et fantaisistes faute de connaître les caractéristiques de la relation mère-fille.

Dans un second exemple (Kaplan-Solms & Solms 2000), un patient, également victime d'un accident vasculaire cérébral hémisphérique, exprime de la colère contre le personnel soignant et souhaite l'amputation de son bras paralysé. Les auteurs proposent que son attitude inconsciente dérive de son envie qu'on lui donne le sein immédiatement, exactement à l'endroit et au moment où il le désire, puis de son intention de mordre sa langue, ses lèvres et le sein, d'en recracher tous les morceaux, parce que ça leur donnera une bonne leçon. En toute logique, demande alors Wilson : qu'est-ce qui justifie une telle interprétation ? Et si le patient délirait tout simplement ? Comment une interprétation de ce genre se prouve-t-elle ou se réfute-t-elle ? Comme si les atteintes cérébrales devenaient de nouveaux « symptômes » à interpréter !

Bref, où se trouve la preuve de l'évolution de la psychanalyse selon les exemples modernes de Solms ? Même si la démarche interprétative était fondée sur les connaissances d'une discipline plus solide comme les neurosciences, elle n'appuie pas pour autant la validité scientifique de cette dernière et conserve plutôt les graves lacunes de la méthode freudienne classique.

Comment dès lors soutenir l'idée d'un progrès de la discipline et considérer les critiques de ses origines comme un combat obsolète, comme si la psychanalyse était malgré tout parvenue à constituer l'un des fondements de la science de la psychologie ? Voilà un mythe supplémentaire en faveur de la légende freudienne. Bien sûr, des psychanalystes peuvent aider leurs clients. Mais ce résultat est-il imputable à leur discipline ou à la personnalité du thérapeute, à l'effet placebo, à une rémission spontanée ou à la maturation du client, quand la thérapie traîne en longueur, comme c'est quelque fois le cas avec la psychanalyse classique ?

L'attaque contre la neuropsychanalyse ne vient pas seulement des neuropsychologues, mais également des psychanalystes eux-mêmes. Par exemple, pour Blass et Carmeli (2007), l'association de leur approche avec les neurosciences dénature la psychanalyse et menace son évolution. À leurs yeux, les neurosciences et la psychanalyse jouent sur des terrains épistémologiques différents.

Les défenseurs de la neuropsychanalyse considèrent que cette coopération servira les deux approches. Les adversaires regrettent que cette association donne une couleur biologique à la relation thérapeutique. À cet égard, le titre de l'article de Blass et Carmeli (2007) est clair : « Un plaidoyer contre la neuropsychanalyse : sur les idées fallacieuses qui sous-tendent la dernière tendance scientifique de la psychanalyse et son impact négatif sur le discours psychanalytique ». En fait, les psychanalystes ne nient pas le substrat biologique des phénomènes psychologiques. Ce qu'ils questionnent, c'est la pertinence de ces travaux pour aider à l'évolution de la théorie et de la pratique psychanalytique. Les neurosciences permettent certes de décrire les processus neuronaux sous-jacents aux phénomènes psychologiques, mais elles ne permettent pas d'en saisir le sens comme le fait à leurs yeux la cure psychanalytique.

Le texte de présentation de l'ouvrage de Couvreur, Oppenheimer, Perron et Schaeffer (1996), *Psychanalyse, neurosciences, cognitivismes*, illustre à quel point le rapprochement reste difficile. Ainsi, après avoir écrit :

« La psychanalyse a constitué la première approche globale et cohérente du psychisme humain. Elle se trouve aujourd'hui confrontée à des approches concurrentes. Peut-elle ignorer les apports des neuro-sciences et des cognitivismes ? Peut-elle en négliger les risques ? Peut-elle accepter d'en être ignorée ? On voit aujourd'hui se développer des oppositions doctrinales stériles sur la base de méconnaissances désolantes et de vues partielles et biaisées. Il existe, certes, des divergences quant aux axiomatiques, aux modes de pensée, aux démarches d'élaboration de la connaissance, aux techniques et aux pratiques. Il est urgent d'y réfléchir en se gardant de vaines polémiques ».

Il est évident que cette attaque soudaine ne s'adresse pas aux psychanalystes. Les auteurs poursuivent ainsi leur introduction :

« Le repli sectaire, la frilosité hautaine du "splendide isolement", la morgue, le mépris des positions autres, sont contraires à l'esprit scientifique lui-même ; la vérité s'y érode toujours dans les replis de l'erreur. Seuls le dialogue, la connaissance et la reconnaissance mutuels en permettront le dépassement. C'est dans cet esprit qu'ont travaillé les auteurs du présent volume ».

S'ils souhaitent éviter de vaines polémiques qui à leurs yeux « sont contraires à l'esprit scientifique lui-même », comment comprendre la dernière phrase de leur introduction : « Face à la naïveté de ceux qui prétendent nier l'inconscient et les acquis de la théorie freudienne, ils témoignent de la capacité de la psychanalyse à s'ouvrir et à se renouveler ». Ces propos ne témoignent-ils pas d'une naïveté et d'une incohérence flagrante ? En tout cas, c'est une façon pour le moins surprenante de témoigner « de la capacité de la psychanalyse à s'ouvrir et à se renouveler ». À nos yeux, ils illustrent de toute évidence le dogmatisme freudien.

Onze ans plus tard, la psychanalyste Lisa Ouss-Ryngaert (2007) avoue dans sa présentation d'un numéro de la *Revue française de psychanalyse* titré *Neurosciences et psychanalyse* : « La question du lien entre ces deux disciplines ne va pas toujours de soi, au sein du milieu psychanalytique » (p. 433).

Si ce constat d'échec n'est pas sans appel pour Ouss-Ryngeart, tel n'est pas le cas pour Wilson (2012, p. 256) :

« En conclusion, je crois que la psychanalyse et la neuropsychologie ne sont pas compatibles pour les raisons suivantes :

1. La méthode scientifique est absente en psychanalyse – comment peut-on en prouver ou non les interprétations ?
2. Il n'est nullement nécessaire de recourir aux pensées inconscientes pour expliquer la détresse ou les perturbations psychologiques des personnes présentant des déficiences neurologiques.
3. La psychanalyse risque d'établir de faux souvenirs.

4. En psychanalyse, il existe un déséquilibre des pouvoirs plutôt qu'un partenariat entre les patients, leurs familles et le personnel, comme celui qu'on retrouve en réhabilitation neuropsychologique.
5. La psychanalyse se base sur la psychopathologie alors que les patients vus en neuropsychologie ont des difficultés émotionnelles causées par leurs lésions cérébrales et non par une quelconque relation dans leur enfance, ou par suite de processus inconscients ou réprimés ».

## CONCLUSION

À partir du traitement des 31 des premiers patients de Freud, Mikkel Borch-Jacobsen présente un condensé de l'histoire de la psychanalyse à ses débuts. Ces quelques infortunés "malades des nerfs", dont le destin croisa un jour celui de Freud, permettent de constater l'inefficacité thérapeutique de la psychanalyse, de découvrir le comportement non professionnel de leur "thérapeute", l'importance qu'il accordait à l'argent et, au bout du compte, l'invraisemblable imposture de sa méthode.

Cependant, il semble qu'exposer les preuves historiques de cette imposture ne suffise pas à convaincre certains lecteurs du fait qu'elle a bel et bien eu lieu et à tirer les conclusions qui s'imposent. Déployant un relativisme excessif, pourrait-on dire, ils accordent le bénéfice du doute à toute doctrine qui doit bien avoir un fond de vérité depuis le temps qu'elle subsiste. À suivre ce raisonnement, on devrait également conclure que l'astrologie, qui n'a rien démontré en deux milles ans d'existence, a une certaine valeur. D'autres, déployant plutôt une foi aveugle que rien ne saurait ébranler, s'inscrivent dans ce que McHugh (1994)[14] qualifie de bataille éternelle entre ceux qu'il appelle les romantiques et les empiristes. Pour lui, « la tendance romantique en psychothérapie consiste à s'appuyer sur des sentiments comme preuves, sur des métaphores pour réalité, à se guider sur l'inspiration et le mythe » (p. 17). Pour leur part, les empiristes « insistent pour que toutes les pratiques de la psychiatrie se basent sur l'observation et l'étude méthodique des patients » (p. 17). Convaincus de l'évolution de la psychanalyse, les romantiques ne voient pas, ou choisissent de ne pas voir qu'il s'agit d'une pseudo-transformation, les éternels clichés freudiens se répétant sous des formes différentes, mais toutes aussi fallacieuses. La psychanalyse ne serait, au fond, qu'une foire aux illusions entretenue par ses adeptes. À quand la fin de la mascarade ?

---

[14] Paul R. McHugh, directeur du département de psychiatrie et des sciences du comportement de la faculté de médecine de l'université Johns Hopkins.

## Références


Barillon, J., & Bensussan, P. (2004). *Le désir criminel*. Paris, France : Odile Jacob.

Benesteau, J. (2002). *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*. Bruxelles, Belgique : Pierre Mardaga.

Bénesteau, J. (2010). La chute de la maison Freud. *Science et pseudo-sciences. Hors-série psychanalyse, 293*, 13-19.

Bettelheim, B. (1976). *Psychanalyse des contes de fées*. Paris, France : Robert Laffont.

Blass, R. B., & Carmeli, Z. (2007). The case against neuropsychoanalysis. On fallacies underlying psychoanalysis. On fallacies underlying psychoanalysis' latest scientific trend and its negative impact on psychoanalytic discourse. *The International Journal of Psychoanalysis, 88* (1), 19-40.

Borch-Jacobsen, M. (2011a). *Les patients de Freud*. Auxerre, France : Éditions Sciences Humaines.

Borch-Jacobsen, M. (2011b). Que sont devenus les patients de Freud? http://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/mikkel-borch-jacobsen-que-sont-devenus-les-patients-de-freud_sh_28036

Borch-Jacobsen, M., & Shamdasani (2006). *Le dossier Freud : enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Paris, France : Les Empêcheurs de Penser en Rond.

Bouveresse, R. (1992). Analyse et scientificité chez Freud : une esquisse de l'état du débat sur le statut de la psychanalyse. Dans *La notion d'analyse* (pp. 295-323). Toulouse, France : Presses Universitaires du Mirail.

Bouveresse-Quillot, R., & Quillot, R. (1995). *Les critiques de la psychanalyse*. Paris, France : Presses Universitaires de France.

Breuer, J., & Freud, S. (1895/1955); Studies on Hysteria. Dans J. Strachey (dir.), *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, Volume II (1893-1895), London, UK: The Hogarth Press.

Bringuier, J.-C. (1977). *Conversations libres avec Jean-Piaget*. Paris, France : Robert Laffont.

Bumke, Oswald (1931) ; *Die Psychoanalyse, Eine Kritik* ; Verlag von Julius Springer, Berlin, 75 pages.

Campbell, C. H. (1957). *Induced delusions: The psychopathy of freudism*. Chicago, IL. : Regent House.

Castet-Stioui, I. (1992). À propos d'un conte de fée : Le Petit Chaperon rouge, *Psychologie médicale, 24* (13), 1395-1398.

Charcot, J.-M. (1887); *Clinical lectures on diseases of the nervous system. Leçons sur les maladies du système nerveux. Tome III*. London, UK: The New Sydenham Society

Chiland, C. (1980, 9 février). Qui osera dire que l'empereur est nu? *Le Monde*, p.2.

Choudhury, S., Nagel, S.K., & Slaby, J. (2009). Critical neuroscience: Linking neuro-science and society through critical practice. *BioSocieties, 4* (1), 61-77.

Cioffi, F. (1969). *Freud and the question of pseudoscience*. New York, NY : Open Court.

Cohen, P. (25 novembre 2007). Freud is widely taught at universities, except is the psychology department. *The New York Times*.

Couvreur, C., Oppenheimer, A., Perron, R., & Schaeffer, J. (1996). *Psychanalyse, neurosciences, cognitivistes*. Paris, France : Presses Universitaires de France.

Dawes, R. M. (1994). *House of cards: Psychology and psychoanalysis*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.

Debray-Ritzen, P. (1972). *La scolastique freudienne*. Paris, France : Fayard.

Debray-Ritzen, P. (1991). *La psychanalyse, cette imposture*. Paris, France : Albin Michel.

Déleage, J.R, & Vincent, J. (février 1997) - Freud est-il mort? *Sciences et avenir*, 28-29.

Diener (1997). Jean Piaget (1896-1980) : de la psychanalyse sauvage à l'épistémologie génétique. *Le Journal de Nervure, 10* (6), 1-3.

Dolto, F. (1974). *Le cas Dominique*. Paris, France : Seuil.

Dolto, F. (1990). *L'échec scolaire. Essais sur l'éducation*. Paris, France : Presses Pocket.

Dufresne, T. (2003). *Killing Freud: Twentieth-century culture and the death of psychoanalysis*. London, UK: Bloomsbury Academic.

Dufresne, T. (2007). *Against Freud. Critics talk back*. Mill Road Palo Alto, CA : Standford University Press.

Dunlap, K. (1920). *Mysticism, freudianism and scientific psychology.* St-Louis, MO: C.V. Mosby Company.

Edelson, M. (1986). The convergence of psychoanalysis and neuroscience: Illusion and reality. *Contemporary Psychoanalysis, 22*, 479-519.

Ellenberger, H. F. (1994). *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Paris, France : Fayard.

Esterson, A. (1993). *Seductive mirage: An exploration of the work of Sigmund Freud*. New York, NY: Open Court.

Evans, R. I. (1973). *Jean Piaget : The man and his ideas*. New York, NY : Dutton.

Eysenck, H. (1985). *Decline and fall of the freudian empire*. England, U. K. : Viking.

Fisher S., Greenberg R.P. (1977) *The Scientific Credibility of Freud's Theories and Therapy Basic Books*. New York, NY.

Freud, S. (1892/1966). On the Theory of Hysterical Attacks, Dans J. Strachey (dir.) *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. Volume I (1886-1899), London, UK: The Hogarth Press.

Freud, S. (1893). Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques. *Archives de neurologie. Revue des maladies nerveuses et mentales*, tome *26*, 29-43.

Freud, S. (1895). Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques. Dans S. Freud (dir.), Résultats, *Idées, Problèmes, Vol. 1* (p.45-59). Paris, France: Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1914/1968). Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique. Dans S. Freud (dir.), *Cinq leçons sur la psychanalyse* (p.105-115). Paris, France: Payot.

Freud, S. (1925). An Autobiographical Study, *Standard Edition, 20*. London, UK: Hogarth Press.

Freud, S. (1937). Analysis Terminable and Interminable. Dans James Strachey (dir.), *The Standard Edition of the Complete Psychological Works* (Vol. 23: 1953-74, pp. 209-254). London, UK: Hogarth.

Fromm, E. (1951). *The forgotten language: An introduction to the understanding of dreams, fairy tales and myths*, New York, NY: Rinehart.

Fromm, E. (1955/1975). *Le dogme du Christ et autres essais*. Paris, France : Éditions Complexe.

Garb, H.N., & Boyle, P.-A. (2003). Understanding why somme clinicians use pseudoscientific methods. Dans S. O. Lilienfeld, S.J. Lynn, & J.M. Lohr (dir.), *Science and pseudoscience in clinical psychology* (pp. 17-38). New York, NY : Guilford Press.

Gardiner, M. (1971). *The Wolf-man by Wolf-man*. New York, NY : Basic Books.

Gellner, E. (1990). *La ruse de la déraison : le mouvement psychanalytique*. Paris, France : Presses Universitaires de France.

Greve, W., & Roos, J. (1196) *Der untergang des Ödipuskompexes : Argumente gegen einen mythos*, Berne, Suisse : Hans Huber.

Hirschmiller, A. (1991). *Joseph Breuer.* Paris, France: Presses Universitaires de France.

Israëls, H,, & Schatzman, M. (1993). The seduction theory. *History of Psychiatry, 4*, 23-59.

Jurjevich, R.-R. M. (1974). *The hoax of freudism: A study of brainwashing the american professionals and laymen.* Pittsburg, PA: Dorrance Publishing.

Kaplan-Solms, K., & Solms, M. (2000). *Clinical studies in neuropsychoanalysis: Introduction to a depth neuropsychology*. London, UK: Karnac Books.

Karlsson, G. (2010). *Psychoanalysis in a new light*. New York, NY: Cambridge University Press.

Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris, France : Seuil.

Lacan, J. (1977). Ouverture de la section clinique. *Ornicar? 9*, 7-14.

Ladd-Franklin, C. (1916) ; Freudian Doctrines. *The Nation, 103* (2677), 373-374.

Landis, C. (1941). Psychoanalysis and scientific method. *Proceedings of the american philosophical society, 84* (4), 515-525.

Larivée, S. (1996a). La pensée opératoire et la mesure du développement de l'intelligence. *L'Orientation, 9* (1), 7-13.

Larivée, S. (1996b). Le marché de l'intervention psychosociale : une fraude collective politiquement correcte. Revue canadienne de psychoéducation,25 (1), 1-24.

Larivée, S. (1997). Quand l'expression « sciences humaines » est-elle une fiction sémantique? *Revue canadienne de psychoéducation, 26* (1), 1-24.

Larivée, S. (1999). « L'affaire Sokal » : les retombées d'un canular. *Revue canadienne de psychoéducation, 28* (1), 1-39.

Larivée, S. (2002). L'influence socioculturelle sur la vogue des pseudo-sciences. *Revue de psychoéducation et d'orientation, 31* (1), 1-33.

Larivée, S., & Legendre-Bergeron, M.F. (2007). La théorie opératoire de Jean Piaget. Dans S. Larivée (dir.), *L'intelligence, Tome I. Les approches biocognitives, développementales et contemporaines* (p. 87-127). Montréal, Québec : ERPI.

Larivée, S., Sénéchal, C. (2011). La psychanalyse des contes de fées : quelle histoire ! *Bulletin de Psychologie, 64* (4) 514, 359-368.

Larivée, S., Sénéchal, C., Miranda, D., & Vaugon, K. (soumis). Étude longitudinale à propos de l'espace occupé par les pseudosciences dans les librairies du Québec. *Bulletin de psychologie.*

Lauzier-Deprez, H.-A. (1965). Essai de compréhension psychopathologique des contes de Perrault. *Entretiens psychiatriques, 11*, p. 141-143.

Lecompte, J. (1998). Le complexe d'Œdipe revisité. *Sciences humaines, 85*, 42-44.

Macmillan, M. (1991). *Freud evaluated. The completed arc*. New York, NY: North Holland.

Mamcia, M. (2006). (Ed.). *Psychoanalysis and neuroscience*. Milan, Italie : Springer.

Mamcia, M. (2007). On : The case against neuropsychoanalysis. *The International Journal of Psychoanalysis, 88* (4) 1065-01066.

Masson, J.M. (1984). *The assault on truth: Freud's suppression of the seduction theory*. New York : Farrar, Strauss and Giroux.

Masson, J.M. (1988). *Against therapy : Emotional tyranny and the myth of psychosocial healing.* New-York : Atheneum.

McHugh, P. R. (1994). Psychotherapy awry. *The American scholar, 63*, 17-30.

Mullahy, P. (1948). *Œdipus myth and complex*. New York, NY: Hermitage Press.

Obholzer, K. (1981). *Entretien avec l'homme aux loups*. Paris, France : Gallimard.

Olds, D. D. (2012). Psychoanalysis and the neurosciences. Arlington, VA: American Psychiatric Publishing.

Ouss-Ryngaert, L. (2007). Impact des neurosciences sur la pratique psychanalytique : la double lecture comme clinique « neuropsychanalytique ».

*Revue française de psychanalyse, 71* (2), 419-436.

Papini, G. (1973). A visit to Freud (8 may 1934). Dans H.M. Ruitenbeck (dir.). *Freud as we know him* (p. 98-102). Detroit, MI : Wayne State University Press.

Paris, J. (2005). *The fall on an icon, psycho-analysis and academic psychiatry*. Toronto, Ontario : University of Toronto Press.

Piaget, J. (1968). L'Express va plus loin avec Jean Piaget. La naissance de l'intelligence. *L'Express, 911*, 47-54.

Pinckney, E. R., & Cathey, S. (1965). *The fallacy of Freud and psychoanalysis*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall.

Pugh, G. (2007). On: The case against neuropsychoanalysis. *The International Journal of Psychoanalysis, 88* (4), 1067-1068.

Psycho-analysis. Lord Dawson'criticism. Need for special caution (1922). *The Times*, October 17th, p. 9.

Racine, E., Waldman, S., Rosenberg, J., & Illes, J. (2010). Contemporary neuroscience in the media. *Social Science & Medecine, 71*, 725-733.

Rokeach, M. (1960). *The open and closed mind*. New York, NY: Basic Books.

Rokeach, M. (1979). *Understanding human values: Individual and societal.* New York, NY: Free Press.

Roustang, F. (1980). *…Elle ne la lâche plus*. Paris, France: Les éditions de minuit.

Sachs, B. (1933) ; The false claims of the Psychoanalyst ; *American Journal of Psychiatry, 12*, 725-749.

Salter, A. (1952). *The case against psychoanalysis*. New York, NY : Henry Holt.

Scharnberg, M. (1993a). *The non-authentic nature of Freud's observations*. Vol.1. *The seduction theory.* Uppsala, Finlande: Uppsala Studies in Education, 47.

Scharnberg, M. (1993b). *The non-authentic nature of Freud's observations.* Vol. II. *Felix Cattel's early Freudian cases, and the astrological origin of the anal theory.* Uppsala, Finlande: Uppsala Studies in Education, 48.

Schepeler, E. M. (1993). Jean Piaget's experiences on the couch: Some clues to a mystery. *International Journal of Psycho-Analysis, 74*, 255-273.

Schrut, A. H. (1994). The Oedipus complex: some observations and questions regarding its validity and universal existence, *Journal of American Academy of psychoanalysis, 22*, 727-751.

Sears, R. (1943). *Survey of objective studies of psychoanalytic concepts*, New York, NY: Social science research council.

Sédat, J. (1980). Théorie et pratique. *Esprit, 38*, 139-151.

Shevrin, H. (1995). Is psychoanalysis one science, two sciences, or no science at all? A discourse among friendly Antagonists. *Journal of the American psychoanalytic Association, 43* (3), 963-986.

Shorter, E. (1996). *History of psychiatry : From the era of the asylum to the age of prozac*. New York, NY: John Wiley.

Simon, B. (1991). Is the Œdipus complex still the cornerstone of psychoanalysis? Three obstacles to answering the question, *Journal of the American psychoanalytic association, s39*, (3), 641-668.

Sokal, A., & Bricmont, J. (1997). *Impostures intellectuelles*. Paris, France : Odile Jacob.

Solms, M. (1995). New findings on the neurological organisation of dreaming: Implications for psychoanalysis. *Psychoanal. 64*, 43-67.

Solms, M. (2004a). Freud returns. *Scientific American, 290* (5), 82-88.

Solms, M. (2004b). Psychanalyse et neuro-sciences. *Pour la science, 324*, 76-81.

Solms, M. (2006). Putting the psycho into neuropsychology. *The Psychologist, 19* (9), 538-539.

Stone, A. A. (1997, janvier et février). Where will psychoanalysis survive? *Harvard magazine*, 34-39.

Sulloway, F. J. (1981). *Freud, biologiste de l'esprit.* Paris, France : Foyard.

Tallis, R. (31 octobre 1997). The Shrink from hell. *Times Higher Education Supplement*, p. 20.

Thornton, E.M. (1983) *Freud and Cocaine: The Freudian Fallacy*. London, UK: Blond & Briggs;

Torrey, E. (1992). *Freudian fraud. The malignant effect of Freud's theory on american thought and culture*. New York, NY: HarperCollins.

Van Gijseghem, H. (1993). [Recension du livre *La psychanalyse cette imposture*]. *Santé Mentale au Québec, XVIII* (1), 315-320.

Van Rillaer, J. (1981). *Les illusions de la psychanalyse*. Bruxelles, Belgique : Pierre Mardaga.

Vatan, F. (2005). Comment penser et écrire après Freud? Robert Musil et la psychanalyse. Savoirs et clinique, *Revue de psychanalyse, 6*, (1), 43-52.

Vernant, J. (1988). « Œdipe » sans complexe. Dans J.-P Vernant et P. Vidal-Naquet, *Œdipe et ses mythes*, (pp. 1-25), Bruxelles, Belgique : Éditions Complexe.

Vidal, F. (1995). Sabina Spielrein, Jean Piaget – chacun pour soi. *L'Évolution psychiatrique, 60* (1), 97-113.

Vidal, C. (2012) Cerveau, sexe et préjugés. Dans L. Cossette (dir.). Cerveau hormones et sexe. Des differences en question (p. 11-28). Montréal, Québec: Les Éditions du Remue-Ménage.

Von Franz, M-L. (1979). La femme dans les contes de fées. Paris, France : La Fontaine de Pierre.

Webster, R. (1995). Why Freud was wrong. London, UK : HarperCollins.

Weisberg, D.S., Keil, F.C., Goodstein, J., Rawson, E., & Gray, J.R. (2008). The seduction allure of neuroscience explanations. *Journal of Cognitive Neuroscience, 20* (3), 470-477.

Wilson, B. (2012). La psychanalyse et la neuropsychanalyse sont-elles compatibles? *Revue de psychoéducation, 41* (2), 251-257.